

Philologie et syntaxe comparée des états anciens du germanique

Audrey Mathys

Dans un article consacré à la syntaxe du germanique, Neckel (1926) se lamentait de ce que ce domaine demeurait négligé dans les études comparatives portant sur les états anciens du germanique, alors même que l'on dispose d'un matériel varié dans plusieurs langues. Près d'un siècle après, ce constat reste d'actualité. Dans nombre d'ouvrages de référence, il n'est simplement pas fait état de la syntaxe¹. Les introductions aux langues germaniques de van Coetsem & Kufner (1972), où Lehmann y consacre un chapitre, Ramat (1981), Lehmann (2005-2007), Speyer (2007), Euler & Badenheuer (2009) et Feuillet (2018-2019) font néanmoins exception, mais la syntaxe y occupe généralement une place bien moindre que la phonétique et la morphologie.

Quelques manuels d'introduction aux langues germaniques anciennes et modernes comportent un chapitre dédié à la syntaxe : c'est le cas de Harbert (2007), qui mentionne quelques exemples anciens à côté d'exemples issus de langues germaniques modernes, et, dans une moindre mesure, de König & van der Auwera (1994), où l'on trouve quelques éléments de syntaxe dans chaque contribution. La syntaxe est également peu traitée dans les synthèses dont la portée est plus générale et qui replacent les données dans le contexte de la linguistique indo-européenne, et l'on ne peut guère citer que le chapitre consacré par Lühr (2017) à la syntaxe du germanique dans le *Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics*, qui présente un état de la bibliographie récente. Pour de nombreuses questions, les travaux comparatifs de Delbrück (1907, 1911-1919)², le troisième volume du *Handbuch des Urgermanischen* de Hirt (1934), malgré ses nombreuses idiosyncrasies,

1. Par exemple ni Streitberg (1896), ni Meillet (1917), ni Prokosch (1939), ni Krahe & Meid (1966-1967), ni Voyles (1992), ni Ringe (2006), ni Fulk (2018), ne fournissent de descriptions syntaxiques détaillées. On trouvera une liste des principaux travaux consacrés à la grammaire comparée des états anciens du germanique dans Heidermanns (2020 : 310).

2. Voir aussi Delbrück (1893-1900), où le germanique fait souvent l'objet de longs développements.

et surtout la *Deutsche Syntax* de Behaghel (1923-1932), qui décrit les données allemandes en les confrontant à celles des autres langues, constituent toujours les seules sources d'informations, près d'un siècle après leur parution.

Les études de grande ampleur portant sur une question de syntaxe ou de morphosyntaxe du germanique sont elles aussi très rares. En français, la thèse de Fourquet (1938) au sujet de l'ordre des constituants en germanique constitue à ma connaissance le seul exemple de ce type. Si la bibliographie en anglais et en allemand semble un peu plus riche, les ressources comparatives au sens strict ne sont néanmoins pas extrêmement nombreuses. Ainsi, sans viser à l'exhaustivité, on peut mentionner ici, outre les travaux de Delbrück déjà cités³, des études déjà anciennes portant sur les subordonnées relatives (Neckel 1900), la négation (Mourek 1903, Coombs 1976), les pronoms (Prokosch 1906), le superlatif (Wagner 1910), la construction *ἀπὸ κοινοῦ* (Meritt 1938), l'article défini (Hodler 1954, Leiss 2000), l'ordre des constituants en germanique (McNight 1897, Kuhn 1933, Hopper 1975, Þórhallur Eyþórsson 1995, Dewey 2006), les constructions réfléchies (Klimov 1983), l'aspect verbal (Heindl 2017), et enfin, récemment, l'ouvrage de Walkden (2014), *Syntactic Reconstruction and Proto-Germanic*, dans lequel sont étudiés la position du verbe, ce qu'il appelle le « *wh*-system », c'est-à-dire les différents termes interrogatifs, et les arguments zéros en germanique.

Même les contributions plus brèves dans une perspective diachronique et comparative sont relativement rares. On trouvera une présentation des travaux récents sur ces questions dans Lühr (2017). Ces dernières décennies ont vu la parution d'un petit nombre d'ouvrages collectifs consacrés à l'un ou l'autre aspect de la syntaxe du germanique : pour donner quelques exemples, en se limitant aux parutions de vingt-cinq dernières années, on peut ainsi mentionner Askedal (1998), Hinterhölzl & Petrova (2009), et Diewald, Kahlas-Tarkka & Wischer (2013).

Il n'est pas exclu que les circonstances historiques, et en particulier le rôle que la philologie germanique a souvent joué dans le développement de l'idéologie nazie⁴, aient détourné les linguistes de toute recherche comparative sur ce groupe de langues pendant plusieurs décennies. Il est significatif à cet égard que, sauf exceptions, la plupart des monographies comparatives postérieures à la Seconde Guerre mondiale émanent d'auteurs non germanophones. Mais ce n'est probablement pas là la seule cause de la rareté des travaux comparatifs portant spécifiquement sur la syntaxe. Dans ce domaine, cette situation s'explique aussi par des difficultés purement pratiques, ainsi que par les particularités de la documentation des états anciens du germanique et des traditions philologiques de chacune des langues concernées.

3. Voir aussi les travaux indiqués par Hirt (1934 : 3-4).

4. Cf. par exemple Hunger (1984), au sujet de la runologie, et von See & Zernack (2004, *non uidi*), à propos notamment de G. Neckel, dont certains travaux strictement philologiques sont cités dans le présent article.

Descriptions syntaxiques des états anciens du germanique

Les grammaires usuelles d'un certain nombre d'états anciens du germanique fournissent peu d'informations sur la syntaxe, et les syntaxes de référence sont souvent anciennes. Le meilleur traitement de la syntaxe du gotique – la seule langue germanique orientale dont des textes nous sont parvenus – reste l'ouvrage de Streitberg (1920) ; mais on trouvera chez Miller (2019) une mise à jour bienvenue sur certaines questions. Pour le germanique occidental, ce n'est que récemment qu'un volume consacré à la syntaxe, Schrodtt (2004), est venu compléter la grammaire classique du vieux-haut-allemand constamment rééditée de Braune⁵ ; mais il est loin d'être exhaustif, et les ouvrages consacrés à la syntaxe d'un texte en particulier (par exemple Erdmann 1874-1876, Rannow 1888, Mourek 1894 et 1894a), ainsi que les ouvrages dont l'objet est plus large (par exemple Paul 1919-1920, Fleischer & Schallert 2011) sont souvent indispensables pour parvenir à une information suffisante. La syntaxe du vieux-saxon fait l'objet d'une monographie ancienne, Behaghel (1897), qui présente une classification des faits selon des principes qui lui sont propres, en fonction du nombre d'éléments de chaque constituant. Bremmer (2009) évoque brièvement la syntaxe du vieux-frison dans son manuel d'introduction, mais il ne semble pas exister à ce jour d'ouvrage consacré intégralement à ce sujet dans une langue de grande diffusion⁶.

Le vieil-anglais fait exception : pour ne citer que les plus importants, Visser (1966-1973) et Mitchell (1985) contiennent des descriptions très riches de la langue, et on trouvera une synthèse des travaux récents dans Ringe & Taylor (2014).

Dans le domaine du germanique du Nord, les données sont tout aussi difficiles d'accès. La meilleure présentation de la syntaxe du vieil-islandais (et du vieux-norvégien)⁷ dans une langue de grande diffusion reste celle de Heusler (1962) ; mais il est difficile de se passer des travaux de Nygaard (1865-1867, 1905), et Faarlund (2004) constitue une mise à jour bibliographique importante. Pour le vieux-suédois, les principales descriptions en allemand sont celles de de Boor (1922) et de Wessén (1970).

Enfin, pour un certain nombre de langues et de dialectes plus ou moins bien représentés, les chrestomathies multilingues, en particulier Markey (1976), Robinson (1992) et Haugen *et al.* (2018), constituent des outils de travail à ne pas négliger.

5. La dernière édition à ce jour est Braune & Heidermanns (2018).

6. Voir Bremmer (ce volume) pour plus de détails.

7. Pour simplifier, nous appelons *vieil-islandais* la langue dans laquelle on conserve le plus grand nombre de manuscrits nordiques à partir de la fin du XII^e siècle, et que l'on désigne en anglais sous le terme de *Old Norse-Icelandic* et en allemand sous le nom de *Altwestnordisch*. La majorité des manuscrits proviennent d'Islande, mais cette langue se distingue mal du vieux-norvégien, et sauf mention contraire, le terme de *vieil-islandais* est utilisé ici pour l'ensemble des états anciens du nordique occidental conservés dans des manuscrits, par opposition au vieux-suédois et au vieux-danois, qui relèvent du nordique oriental. Nous évitons à dessein le terme *vieux-norrois*, qui est ambigu, puisqu'il désigne tantôt le vieil-islandais et le vieux-norvégien, tantôt l'ensemble des langues nordiques médiévales.

Limites de la documentation pour la syntaxe comparative et diachronique du germanique

Si l'on a la chance de disposer d'une documentation variée dans un nombre relativement élevé de langues, celle-ci est néanmoins difficile à utiliser dans une perspective comparative.

Inscriptions runiques

Les inscriptions runiques en *fupark* ancien – c'est-à-dire jusqu'à environ 700 ap. J.-C. –, qui notent du germanique du Nord ou du Nord-Ouest⁸, sont peu nombreuses (moins de 500), souvent très brèves et d'interprétation parfois difficile. Leur exploitation pour l'étude de la syntaxe est délicate⁹, et le seul domaine qui ait véritablement fait l'objet d'études est le problème de l'ordre des mots, dans divers cadres théoriques¹⁰. À cet égard, il est possible que les données runiques soient problématiques, puisque certaines inscriptions présentent des allitérations qui pourraient avoir une incidence sur le placement des différents constituants¹¹. La question de savoir ce que les inscriptions runiques anciennes indiquent d'un éventuel contact prolongé entre le latin et les variantes de germanique du Nord ou du Nord-Ouest que celles-ci notent a récemment fait l'objet de plusieurs études : si Braunmüller (2004) défend l'idée d'une influence latine très forte sur le type de textes notés, l'ordre des mots, et certaines particularités telles que l'enclise du pronom de première personne du singulier dans des formes telles que *haiteka* (par ex. amulette de Lindholm *hateka*, KJ29¹², 450/500) « je m'appelle », il n'y a guère d'arguments probants en faveur de cette hypothèse ; il paraît plus raisonnable de considérer que, si le latin a pu jouer un rôle dans l'invention de l'écriture runique, il n'y a pour ainsi dire pas eu de contacts entre le monde scandinave et le latin entre 450 et 650 environ¹³.

Les inscriptions plus récentes sont plus riches, en particulier dans le domaine nordique, et sont régulièrement exploitées dans des travaux de recherches portant sur des questions de morphosyntaxe scandinave¹⁴. Néanmoins, leur caractère

8. Pour un état de la question, voir Bauer avec bibliographie dans le présent volume.

9. Voir par ex. Antonsen (2002 : 285-296) pour un état de la question.

10. Voir Hopper (1975), qui utilise occasionnellement du matériel runique dans une étude sur l'ensemble du germanique, et, par exemple, Þórhallur Eyþórsson (2012) avec bibliographie pour un traitement générativiste de la question.

11. La question de savoir si certaines inscriptions runiques présentent des structures métriques susceptibles d'être analysées comme les précurseurs de mètres attestés en vieil-islandais est débattue. Pour un aperçu de la question, voir notamment Schulte (2009, 2010), Naumann (2010), Marold (2012, 2013), Mees (2013). Pour une édition de l'ensemble des inscriptions considérées comme métriques, voir Naumann *et al.* (2018).

12. KJ renvoie à la numérotation de l'édition de Krause & Jahnkuhn (1966).

13. Voir en particulier Schulte (2006 : 167) avec bibliographie.

14. À ce titre, elles font d'ailleurs l'objet de nombreuses analyses dans la syntaxe historique du suédois de Wessén (1970).

souvent assez répétitif et formulaire font qu'elles sont surtout utiles pour préciser la chronologie relative de certains développements ou leur expansion aréale par contact, et qu'elles jouent généralement un rôle moindre dans les travaux visant à comparer les différentes branches du germanique ou à reconstruire le proto-germanique. Deux types d'inscriptions sont particulièrement intéressants. D'une part, les inscriptions en vieux-suédois antérieures aux premiers manuscrits en alphabet latin dans les langues scandinaves (800-1225 environ) sont nombreuses et fournissent un corpus sur lequel il est possible d'avoir des données statistiquement significatives. D'autre part, les inscriptions norvégiennes sur bois de Bryggen (Bergen) témoignent de l'usage quotidien de la langue entre la fin du XII^e et le XIV^e siècle, alors que l'alphabet latin est déjà utilisé pour noter le vieux-norvégien dans un cadre plus formel¹⁵.

*Langues attestées dans des manuscrits :
types de textes et divergences chronologiques*

La documentation dans les langues attestées dans des manuscrits présente d'autres types de limites pour l'étude de la syntaxe du germanique. La difficulté tient à plusieurs facteurs.

D'une part, le rôle prépondérant des traductions en germanique oriental et occidental, et les particularités de la langue poétique en germanique occidental et en nordique, rendent difficile la collecte de données sur ce qui constituerait une langue écrite relativement neutre. Ainsi, pour le gotique – et donc pour l'ensemble du germanique oriental, puisqu'il s'agit de la seule langue de cette branche dont on conserve des textes –, presque tout le corpus est constitué de textes traduits. En vieux-haut-allemand, tous les textes en prose sont traduits ; en vieil-anglais, on conserve également un nombre non négligeable de traductions. Dans ces langues, ainsi qu'en vieux-saxon, les textes chrétiens constituent la majorité du corpus, ce qui implique, même dans les textes non traduits du germanique de l'Ouest, une certaine servilité par rapport au latin, qui est la principale langue de culture. La question de savoir si certaines constructions constituent des latinismes plus ou moins vivants dans chacune de ces langues fait l'objet d'une riche bibliographie, sur laquelle on reviendra plus loin dans cet article¹⁶. Enfin, en particulier en vieux-haut-allemand – mais le problème se pose dans une moindre mesure en vieil anglais –, les textes qui nous sont parvenus relèvent de plusieurs dialectes différents, ce qui n'est peut-être pas sans incidence sur la syntaxe.

De toutes ces particularités découle que décrire la syntaxe des états anciens du germanique occidental revient parfois à décrire séparément la syntaxe de chacun des textes qui nous sont parvenus sans pouvoir généraliser les observations à l'ensemble de la langue dont ils relèvent. Ainsi Erdmann (1874-1876) signale à plusieurs reprises l'existence de divergences significatives entre la syntaxe

15. Pour quelques exemples, voir Spurkland (2005 : 172-199) et Barnes (2012 : 106-116), avec bibliographie.

16. Voir ci-dessous paragraphe 3.4.4 pour un exemple.

d'Otfrid, de Tatien et de Notker, par exemple en ce qui concerne les subordonnées causales, dont le mode diffère d'un auteur à l'autre (Otfrid a uniquement l'indicatif, alors que l'on trouve chez Notker des exemples de subjonctif sur le modèle latin, et Notker admet l'emploi de la conjonction *danne* « quand, pendant que » avec une valeur causale, ce qui n'apparaît pas chez Otfrid, cf. Erdmann 1874-1876 : I, 88-89), ou encore la proposition infinitive, dont l'emploi est bien moins étendu chez Otfrid que dans l'*Harmonie* des Évangiles ou chez Notker (Erdmann 1874-1876 : I, 208-210).

D'autre part, il existe de grands écarts chronologiques entre les textes et les manuscrits des états les plus anciens des trois branches du germanique. À l'exception de la poésie skaldique et peut-être d'une partie de la poésie eddique, dont la composition est vraisemblablement en partie plus ancienne¹⁷, les premiers textes en germanique du Nord, qui nous sont parvenus dans des manuscrits du XII^e siècle et où l'influence du latin est un peu moindre qu'en germanique occidental, ont été rédigés environ huit siècles après la traduction de la Bible gotique, près de cinq siècles après les premiers manuscrits vieil-anglais, qui remontent à 700 environ, et un peu plus de quatre siècles après les premiers manuscrits vieux-haut-allemands, qui datent de la seconde moitié du VIII^e siècle. On se trouve donc face à des sources très hétérogènes.

Il convient de ne pas négliger l'influence du latin sur les textes en vieil-islandais et vieux-norvégien classique. Le latin a en effet constitué un modèle écrit pour l'ensemble des langues d'Europe occidentale¹⁸, et les premiers textes mis par écrit en Islande, dont proviennent les manuscrits les plus anciens en germanique du Nord, ont vraisemblablement été écrits en latin dans le courant du XI^e siècle. C'est ce qui semble avoir donné l'impulsion à la production de textes en islandais à partir de 1100 environ. Dans certains cas, du reste, on ne conserve que la traduction vieil-islandaise de textes d'abord écrits en latin par des Islandais¹⁹.

Dans ces conditions, on comprend qu'il soit difficile de déterminer à quel point les textes dont on dispose reflétaient la langue parlée de la période et de la région dont ils relèvent. Cette distance probable entre la langue parlée et la langue écrite, et les écarts chronologiques entre les premiers témoins de chaque langue, rendent toute tentative de comparaison très périlleuse.

Une documentation incomplète ?

Du caractère lacunaire de la documentation découlent plusieurs problèmes méthodologiques. D'abord, la question se pose de savoir si, lorsqu'une construction dont l'existence est bien établie en prose islandaise diverge de ce que l'on observe dans les états anciens du germanique oriental et occidental, celle-ci est à

17. Voir ci-dessous p. 198.

18. Voir Blatt (1957). Pour un panorama récent sur cette question, voir Cornillie & Drinka (2019) avec bibliographie.

19. Sur ce point, voir Turville-Petre (1953 : 142), qui indique notamment que ce sont les vies de Saints en latin qui ont appris aux Islandais à écrire des sagas, et Jónas Kristjánsson (1981 = 2015 : 169, 1988 : 115-117). Pour un point récent sur la question, voir Wellendorf (2017).

voir comme un archaïsme, ou si elle constitue une innovation²⁰. Dans la première hypothèse, son absence dans les autres langues serait due aux traductions ou aux spécificités de la langue poétique ; mais l'écart chronologique entre les plus anciens textes vieil-islandais et les textes relevant des stades anciens du germanique de l'Ouest accrédirait la deuxième possibilité.

Cette difficulté prend tout son sens si l'on considère un exemple désormais classique évoqué par Hirt (1934 : 10) dans son *Urgermanische Grammatik*, qui illustre à quel point l'on manque de données sur certains des états anciens du germanique occidental. Il s'agit des pronoms de première et deuxième personne du duel, que l'on conserve notamment en gotique, en vieil-anglais, en vieux-saxon et en vieil-islandais, mais dont on n'a guère de traces en vieux-haut-allemand. Dans cette langue, la seule forme attestée est le génitif *unkēr* (cf. got. *igqis*), laquelle apparaît une fois chez le poète Otfried (3.22.32), qui écrit dans le dialecte francique rhénan méridional ; et on n'a pas d'exemple de pronom personnel au duel en moyen-haut-allemand. On pourrait être tenté d'en conclure que le vieux-haut-allemand était en train de perdre le duel au IX^e siècle. Néanmoins, à partir de la fin du XIII^e siècle, on retrouve en moyen bavaois, un dialecte haut-allemand, des formes de deuxième personne nom. *ēz*, dat.-acc. *ēnc*, possessif *ēnker*, d'abord employées comme duels, puis, à partir du XIV^e siècle, comme pluriels (ce qui est encore le cas du bavaois moderne nom. *ös*, dat.-acc. *ēnk*)²¹. Celles-ci sont apparentées aux pronoms duels des autres langues germaniques, cf. got. gén. *igqara* dat.-acc. *igqis*, v.isl. nom. (*þ*)*it*, gén. *ykkar*, dat.-acc. *ykk(r)*, v.angl. nom. *gīt*, gén. *inċer*, dat.-acc. *inċ*, v.sax. nom. *gīt*, gén. *inkero*, dat.-acc. *ink*.

Que des formes de duel soient devenues des pluriels n'est pas isolé en germanique : c'est exactement la situation de l'islandais moderne, où les pronoms de première et de deuxième personne du pluriel (respectivement nom. *við*, gén. *okkar*, dat.-acc. *okkur* et nom. *þið*, gén. *ykkar*, dat.-acc. *ykkur*) sont issues du duel vieil-islandais, alors que l'ancien pluriel (nom. *vér*, gén. v.isl. *vár*, isl.mod. *vor*, dat.-acc. *oss* et v.isl. nom. (*þ*)*ér*, gén. *yð(v)ar*, dat.-acc. *yðr*, isl.mod. nom. *þér*, gén. *yðar*, dat.-acc. *yður*) constitue une variante honorifique du pronom de deuxième personne peu usitée de nos jours²². On attribuait autrefois ces formes bavaoises à une influence gotique²³, mais la survie de formes de duel dans un dialecte isolé alors qu'elles ont été perdues dans l'ensemble des dialectes environnants connaît un parallèle dans le dialecte bas-allemand westphalien du sud (*Südwestfälisch*). Par ailleurs, on observe une lacune en partie comparable en ce qui concerne le frison : on ne relève pas de pronoms au duel dans les textes vieux-frisons, mais cette absence s'explique vraisemblablement par le fait que les textes juridiques, qui constituent la majorité du corpus, n'offrent pas d'occasion de les employer, et le duel pronominal

20. Voir Neckel (1926).

21. Voir Speyer (2007 : 94) et Braune & Heidermanns (2018 : 247) pour une présentation du problème, et Reiffenstein (2003 : 2916) et Paul *et al.* (2007 : 212) pour le détail des données bavaoises.

22. Voir Helgi Guðmundsson (1972), où l'on trouvera une présentation des données islandaises ainsi qu'un chapitre consacré à l'utilisation d'anciens pronoms duels pour exprimer le pluriel en allemand, suédois, norvégien et féroïen (p. 111-124).

23. Voir la bibliographie dans Prokosch (1939 : 284-285).

a survécu en frison septentrional jusqu'à la première moitié du ^{xx}^e siècle (par ex. frison septentrional insulaire nom. *wat*, gén. *onkens*, dat.-acc. *onk* « nous deux »)²⁴.

Cet exemple souligne à quel point la documentation dont on dispose pour les états anciens du germanique n'offre qu'une image partielle de la situation. De façon à parvenir à une analyse la plus fine possible de la syntaxe des états anciens du germanique, visant à distinguer plus clairement les constructions héritées des différents emprunts et calques, il conviendrait idéalement de pouvoir tenir compte au minimum des états moyens des différentes langues germaniques de l'Ouest. En effet, ceux-ci sont souvent représentés par un plus grand nombre de textes que le vieil-anglais, le vieux-haut-allemand et le vieux-saxon, et leur statut de langue écrite est définitivement acquis, ce qui est susceptible de réduire un peu le carcan du latin. Une prise en compte des dialectes n'ayant pas accédé au statut de langue officielle dans l'ensemble du germanique du Nord et de l'Ouest serait également susceptible d'affiner la compréhension de certains phénomènes.

Traductions et influence des langues classiques

De manière plus générale, il est difficile de déterminer si la documentation que l'on possède nous offre un accès aux états anciens du germanique tels qu'ils étaient parlés, ou si elle reflète une sorte de compromis visant à écrire en suivant autant que possible le modèle prestigieux des langues classiques, aussi bien dans les textes traduits que dans les textes vernaculaires – à l'exception peut-être de certains textes poétiques, dont le style et le mètre soulèvent d'autres types de difficultés.

On laissera de côté la question du gotique, pour lequel on ne dispose ni de sources non traduites en quantité suffisante, ni de données plus récentes susceptibles de contribuer à préciser le degré de dépendance de la traduction de la Bible gotique par rapport au modèle du grec²⁵. Les avis sur l'authenticité de la syntaxe gotique divergent fortement dans la littérature, et le débat n'est pas tranché à ce jour²⁶. Pour les autres langues, en revanche, un examen attentif du problème ouvre des perspectives vertigineuses.

Il est possible de considérer que l'influence du latin se réduit à des calques syntaxiques limités aux textes traduits, et peut-être à quelques expressions figées propres à la langue religieuse ou devenues caractéristiques de la langue écrite. Il faudrait alors en déduire que toute construction apparaissant, même très occasionnellement, dans un texte composé directement en langue vernaculaire, ou dans un texte traduit, mais sans équivalent direct dans la phrase latine qu'elle rend, reflète la langue telle qu'elle était parlée. Dans ces conditions, la méthode qui

24. Voir Bremmer (2009 : 56) avec bibliographie.

25. Bien que l'on ait des traces de gotique en Crimée à l'époque moderne, le matériel dont on dispose – une liste de 86 mots rapportée par le diplomate et botaniste flamand Ogier Ghislain de Busbecq (1522-1592) au cours d'un voyage effectué entre 1560 et 1562 – est exclusivement lexical et ne permet donc pas d'aborder des questions syntaxiques. Sur les sources gotiques, voir Braune & Heidermanns (2004 : 3-4 à propos du gotique de Crimée et 6-15 à propos du reste de la documentation) et Falluomini (ce volume).

26. Pour la bibliographie, voir la littérature citée dans Mathys (2021 : 274).

consiste à comparer phrase par phrase les textes latins et leurs traductions en germanique et à considérer les différences entre les deux langues comme des preuves de l'authenticité des constructions sur lesquelles on observe des divergences, telle qu'elle est par exemple théorisée par Fleischer (2006 : 32-33, avec bibliographie) à propos de l'*Harmonie* des Évangiles en vieux-haut-allemand, devrait produire des résultats significatifs.

Néanmoins, il serait étonnant que des constructions importées du latin dans les textes traduits ne contaminent jamais des passages non traduits, et ce d'autant plus que le latin avait le statut d'une langue de prestige. Dans ces conditions, il est par exemple tout à fait possible qu'une construction d'abord introduite dans des traductions soit ensuite réemployée dans des textes non traduits, quand bien même elle n'avait aucun correspondant dans la langue parlée. Plusieurs facteurs pourraient expliquer ce type de choix : il n'est pas exclu que les constructions calquées du latin aient pu jouer un rôle stylistique et aient été considérées plus élégantes que certaines constructions vernaculaires ; et, dans certains genres littéraires, la présence de constructions étrangères pourrait s'expliquer par le rôle dominant des textes latins et des textes traduits du latin dans le registre de langue en question.

On dispose d'un bon exemple du premier type dans ce que l'on appelle le style savant en vieil-islandais et en vieux-norvégien, qui se distingue du style dit populaire des sagas. Cette opposition, établie en premier lieu par Nygaard (1896), fait allusion à un certain nombre de caractéristiques linguistiques qui séparent des textes traduits ou non, présentés comme des textes savants, techniques, ou simplement élégants, et des textes dont le style paraît plus éloigné du modèle latin, dont les sagas des Islandais constituent le meilleur exemple. Il n'est pas question d'une opposition tranchée entre deux types de textes, mais bien plutôt d'une gradation entre des textes plus ou moins chargés en traits typiques de la langue savante, qui évoluent d'ailleurs avec le temps, comme le rappelle Jónas Kristjánsson (1981). Ainsi, au XIII^e siècle, la littérature dite populaire (les sagas des Islandais, principalement) est assez dépourvue des traits en question, alors que les auteurs de littérature dite savante font l'effort de se rendre compréhensibles, tandis qu'au XIV^e siècle, les traits dits savants se multiplient dans la littérature technique, et tendent à se répandre dans la littérature populaire.

Parmi les caractéristiques marquantes des deux niveaux de langue tels qu'ils apparaissent à l'époque classique au XIII^e siècle, on peut ainsi mentionner l'emploi des participes présents, qui se rapproche beaucoup plus du modèle latin que dans la langue dite populaire. En effet, dans la langue populaire, seuls les participes présents intransitifs sont employés en apposition, généralement au sujet du verbe principal, qui est le plus souvent un verbe de mouvement (exemple 1), ou un verbe de position (exemple 2) :

(1) Vieil-islandais : *Egils Saga* 175.27 [LXXXV]²⁷

<i>þá</i>	<i>kom</i>	<i>Íri</i>	<i>þar</i>	<i>blaupandi</i>	<i>í móti</i>	<i>þeim</i>
alors	vint-PRET.3SG	Íri-NOM	là	courant-PART.PST	à la rencontre	eux-DAT.PL

« Alors Iri vint en courant à leur rencontre »

27. Ces exemples sont cités d'après l'édition de Bjarni Einarsson (2003).

(2) Vieil-islandais : *Egils Saga* 15.24 [XII]

ef þér yrðið drukknir ok lægið
sofandi
 si vous-NOM.PL deveniez-SUBJ.PRET.2PL ivres-NOM.PL et gisiez-SUBJ.PRET.2PL
 dormant-PART.PST
 « si vous deveniez ivres et gisiez endormis »

À l'inverse, dans la langue dite savante, l'apposition est également possible pour les verbes transitifs, qui peuvent se rapporter à n'importe quel constituant de la phrase, régir un objet et former l'équivalent d'une proposition subordonnée, comme dans cet exemple tiré d'une des premières sagas des chevaliers traduites du français sous les ordres du roi de Norvège Hákon Hákonarson (1217-1263), où le participe présent apposé au sujet a pour objet une anaphore zéro renvoyant au récipient (*ker*) dont il est question dans la principale, et régir un complément attributif :

(3) Vieil-islandais : *Saga af Tristram ok Ísönd* [LXXX], manuscrit AM 543 4to (Faulkes, 2011 : 174, 49-50)

ok belt sér í hendi ker
 et tenait-PRET.3SG REFL-DAT dans main-DAT récipient-DAT
með loki, bjóðandi Ísönd
 vec couvercle-DAT offrant-PART.PST Ísönd-DAT
dróttningu með blíðu andliti
 reine-DAT avec joyeux-DAT visage-DAT
 « Et elle tenait dans sa main un récipient avec un couvercle, l'offrant à la reine Ísönd avec un visage joyeux »

De même, les participes en complétives dépendant de verbes de perception et les datifs absolus sont propres au style savant.

Un autre trait typique du style savant concerne les subordonnées relatives : alors que dans les textes relevant du style dit populaire, il n'y a pas de pronom relatif, mais une particule relative *er* ou *sem* éventuellement accompagnée d'un démonstratif au cas voulu par sa fonction dans la principale (exemple 4), la langue savante présente des exemples d'accord du démonstratif avec sa fonction dans la relative (exemple 5), ainsi que de l'emploi du pronom interrogatif *hverr* comme relatif, calquant en cela la proximité qui existe en latin entre le relatif *qui*, *quae*, *quod* et l'interrogatif *quis*, *quae*, *quid* (exemple 6) :

(4) Vieil-islandais : *Edda, Gylfaginning* 47.4 [XLIX]²⁸

Óðinn lagði á bálit gullbring
 Odin-NOM plaça-PRET.3SG sur bûcher-ACC.SG=ART anneau-d'or-ACC.SG
þann er Draupnir heitir
 DEM.ACC.SG REL Draupnir-NOM s'appelle
 « Odin plaça sur le bûcher un / l'anneau d'or qui s'appelle Draupnir »

(5) Vieil-islandais : *Gamalnorsk Homiliebook* 27.²⁹

su ræiði stigsc yfir með þolenmöðe ok bið-lyndi. ok
 DEM-NOM colère-NOM surmonte.PST.3SG=REFL avec patience-DAT et persévérance-DAT et

28. Cet exemple est cité à partir de l'édition de Faulkes (2005).

29. Nous reprenons cet exemple à Wagener (2017 : 126-127).

scil-samlegre

facile-à-comprendre-DAT.SG.F

Þa

DEM-ACC.SG.F

man-legom

humains-DAT

er

REL

bugom

esprits-DAT

« Cette colère se surmonte avec patience et persévérance et avec la connaissance facile à comprendre que Dieu donne aux esprits humains »

(6) Vieil-islandais : *Arna Bisk. Saga* 713.6³⁰

bref...

lettre-NOM

i

dans

hverju

laquelle-DAT

er

REL

bann

il-NOM

bauð

ordonna-PRET.3SG

« la lettre dans laquelle il ordonna »

scynsæmi.

connaissance-DAT.SG.F

guð

Dieu-NOM

vætir

donne-PST.3SG

Enfin, la proposition infinitive semble également plus fréquente dans la prose dite savante que dans la prose populaire.

Il est vrai que cette distinction entre style savant et style populaire semble en partie artificielle, dans la mesure où les sources de Nygaard pour la langue dite savante sont très variées et représentent des états de langue parfois assez différents³¹. Par ailleurs, une classification plus fine apparaît effectivement nécessaire. Ainsi, par exemple, Astås (1993) distingue quatre types de styles en fonction notamment de l'emploi des participes : celui de sagas, proche de la langue parlée et développé dans la première moitié du XIII^e siècle, où les participes sont rares en dehors des périphrases verbales, le style savant, développé le plus souvent à partir de traductions à la fin du XII^e siècle, où les participes sont courants, le style courtois, qui est bien représenté dans les traductions et adaptations des romans de chevalerie et à la cour du roi Hákon Hákonarson (1217-1263) en Norvège, où les participes sont moins fréquents que dans le style savant, et le style fleuri, qui constitue une imitation du style latin courant à la fin du XIII^e siècle et qui est fréquent dans les traductions ainsi que dans les compositions originales de cette époque. Néanmoins, ces remarques ne doivent pas occulter le fait que l'on a là un exemple très clair du rôle du prestige des textes latins dans la syntaxe de textes composés en vieil-islandais ou en vieux-norvégien.

La langue chrétienne et certaines langues techniques pourraient fournir quant à elles des exemples de constructions importées dans des textes non traduits. Dans les cas de ce genre, toute la difficulté est de démontrer que la construction est étrangère : on n'a souvent aucun moyen de prouver de manière absolue que les locuteurs natifs n'utiliseraient pas une telle construction à l'oral dans des contextes non religieux. Un des domaines où la question se pose souvent est celle des constructions absolues ou des constructions de type *ab urbe condita*³² : a-t-on par exemple le droit de considérer, lorsque l'on a le datif absolu *gote hélphante* (« Dieu aidant »)

30. Wagener (2017 : 127) signale qu'il reprend cet exemple à Nygaard (1905 : 264). Il semble en réalité s'agir d'un extrait de l'*Arna Biskups Saga Þorlákssonar*, que nous citons ici d'après l'édition de Jón Sigurðsson *et al.* (1858).

31. Voir Jónas Kristjánsson (1981) pour une analyse détaillée des sources de Nygaard.

32. Il est impossible de citer l'ensemble de bibliographie sur le caractère hérité ou emprunté des constructions germaniques de type *ab urbe condita* comportant une préposition, un participe et son sujet au datif, ainsi que sur les datifs absolus. Voir notamment Lücke (1876), Durante (1969), Costello (1980), Hens (1995) et Dewey & Syed (2009) pour le gotique, Callaway (1889) et Timofeeva (2012)

chez Otfrid (5.27.5), alors que ce n'est pas un texte traduit, qu'il s'agit d'un latinisme de la langue religieuse, figé à partir de la traduction du latin *deo adiuvante*³³, alors que l'on n'a pas de preuve définitive de ce que la construction n'était pas acceptable en vieux-haut-allemand ?

Enfin, l'approche qui consiste à considérer les traits imités du latin comme étrangers, y compris dans les textes non traduits où ils sont utilisés dans le cadre de choix stylistiques, est peut-être en partie erronée. Dans un recueil d'articles au titre provocateur, *Scribes as agents of language change* (Wagner, Outhwaite & Beinhoff, 2013), on trouve défendue l'idée que les premières personnes notant une langue, en effectuant les choix nécessaires pour la mise par écrit de celle-ci, exercent de fait une influence profonde sur elle et la modifient véritablement ; et les traducteurs de textes bibliques semblent également avoir joué, à titre individuel, du fait de l'importance capitale de leur traduction, un rôle majeur dans la mise en place ou dans l'évolution de la norme écrite³⁴. À mesure que des constructions deviennent courantes dans la langue écrite, elles s'intègrent dans la langue, ou du moins dans certains registres de langue, dès lors que l'on choisit régulièrement de les réutiliser.

C'est là un aspect qu'il conviendrait d'évaluer plus précisément, mais force est de constater, du moins lorsque l'on considère l'exemple islandais, que les emplois des participes ou de l'interrogatif comme relatif, limités au départ aux traductions du latin, se trouvent progressivement intégrés à la norme écrite, ce dont témoigne l'exemple suivant, que nous reprenons à Wellendorf (2020 : 246-247). L'exemple (8) est une traduction vieil-islandaise du texte latin de Vincent de Beauvais cité en (7) ; le participe apposé du latin (en gras dans l'exemple) y est rendu par une proposition indépendante dont le verbe principal est au parfait passif impersonnel (en gras dans l'exemple). Enfin, le passage donné en (9) est une réécriture en style fleuri de cette même phrase ; non seulement elle contient un participe présent en apposition (en gras dans l'exemple), mais celui-ci régit une interrogative indirecte annoncée par *þess*, le génitif du démonstratif, et introduite par la conjonction *ef* « si » (souligné dans l'exemple) :

(7) Latin : Vincent de Beauvais, *Speculum historiale* (1624 : 1187), cité d'après Wellendorf (2020 : 247)

*Postea vero **tentatus** a sathana mutavit propositum et proposuit se corporaliter iturum Hierusalem, sicut prius voverat.*

« Mais ensuite, tenté par Satan, il [Gundelinus] changea sa décision [d'entrer dans un monastère], et entreprit de se rendre corporellement à Jérusalem, comme il en avait eu l'intention auparavant. »

(8) Vieil-islandais : *Gundelinus leizla*, éd. Unger (1871 : 1162)

*Eptir þat **var hans freistat** af óvinum. Vildi hann skipta um sína fyrirætlan ok fara líkamliga til Jerusalems, sem hann hafði fyrir ætlat.*

« Après cela, se produisit sa tentation par le diable. Il [Gundelinus] voulut changer son projet et se rendre corporellement à Jérusalem, comme il l'avait voulu auparavant. »

pour le vieil-anglais, Þórhallur Eyþórsson & Ingunn Hreinberg Indriðadóttir (2018) pour l'islandais, et Lühr (2005) pour l'ensemble du germanique.

33. En ce sens, voir Erdmann (1874-1876 : I, 215), et plus récemment Fleischer (2006 : 42-44) avec bibliographie.

34. Voir notamment Wagner, Outhwaite & Beinhoff (2013a).

(9) Vieil-islandais : *Gundelinus leizla*, éd. Unger (1871 : 535)

En þá at hinn forni fjandi ofundaði góðra manna gerðir guðligar, leitandi þess ef hann megi með sínum svikum svelgia, ok en með því at hann er hinn slógasti höggormr, þá freistar hann svá stundum mannanna at þeir kenna eigi at þat sé fjandans svik. Þá freistar hann svá í fyrstu búgreiningu þessa manns at honum mundi þat eigi rétt vera at skipta svá skjótt um sinni fyrirætlan, ok því hugsar hann svá til at þat eina muni rétt vera at hann fari til Jerusalem sem hann hefir fyrir ætlat.

« Mais étant donné que le vieux diable enviait les actions divines des hommes bons, essayant de voir s'il pouvait les avaler avec ses tromperies, et en outre, du fait qu'il est la plus vicieuse des vipères, il tente parfois les hommes de telle façon qu'ils ne reconnaissent pas qu'il s'agit d'une tromperie du diable. Alors, il tente en premier lieu l'esprit de cet homme [Gundelinus] : il ne serait pas juste pour lui de changer si vite sa décision [il vient de renoncer à se rendre à Jérusalem], et ainsi il [Gundelinus] pense que cela serait juste qu'il aille à Jérusalem, comme il l'avait prévu auparavant. »

Dans ces conditions, si opposer emprunt et construction héritée a peut-être un sens dans une perspective diachronique, la question se pose de savoir si le problème est pertinent dans les descriptions synchroniques. Il ne paraît pas impossible que des règles implicites se soient petit à petit mises en place pour l'emploi de constructions au départ calquées du latin dans les compositions vernaculaires. Quant au rôle que ces calques ont éventuellement pu acquérir dans la langue parlée, il est impossible de le déterminer, puisqu'il s'agit d'un niveau de langue dont on ne conserve pas de traces : dans ces conditions, il serait imprudent de considérer par principe que ces constructions empruntées en étaient systématiquement exclues quelle que soit la situation de communication.

Interférences linguistiques et phénomènes de contact

Enfin, une dernière difficulté, plus importante pour la description de la syntaxe de chacun des états anciens du germanique que pour la reconstruction du proto-germanique, tient aux contacts entre les différentes langues germaniques. Il serait illusoire, dans le cadre restreint de cette étude, de prétendre offrir une vue d'ensemble des différents types de contacts entre locuteurs de variétés du germanique sur la période étudiée, qui s'étend des premières inscriptions runiques au II^e siècle de notre ère aux textes vieil-islandais classiques des XIV^e et XV^e siècles. On ne s'attardera pas non plus sur les cas où des textes traduits ou fortement influencés par une langue étrangère sont contemporains de très nombreux textes susceptibles de fournir des données plus fiables pour la syntaxe de la langue dont ils relèvent, tels que, par exemple, la *Piðreks saga af Bern*, une saga islandaise peut-être traduite du bas-allemand au XIII^e siècle³⁵.

Parmi les points importants pour l'étude de la langue dans le corpus dont nous disposons, le premier concerne la langue religieuse, en ce qu'elle constitue un indice précieux confirmant l'existence de contacts. Des études portant sur le développement du vocabulaire chrétien en germanique de l'Ouest et du Nord font en effet apparaître un réseau d'influences partant des peuples christianisés les premiers

35. Voir Finch (1993 : 662-663).

(en particulier les Anglo-saxons) vers les peuples convertis plus tardivement. Ainsi, le vocabulaire religieux du vieil-anglais semble avoir influencé celui du vieux-haut-allemand et celui du vieux-saxon, en particulier entre la fin du VII^e et le début du IX^e siècles, probablement du fait des missionnaires envoyés depuis l'Angleterre. Par ailleurs, il est possible que le gotique – et en particulier le gotique oriental de l'Italie du Nord – ait influencé le sud du domaine vieux-haut-allemand, notamment le bavarois et l'alémanique³⁶. Les données sont tout à fait insuffisantes pour déterminer si la syntaxe a pu subir le même type d'influence ; mais le fait que les contacts aient été suffisants pour donner lieu à des emprunts lexicaux³⁷, et les particularités des textes religieux en l'absence de norme écrite bien établie dans chacune des langues concernées, ne permettent pas d'exclure par principe que se soient développées des solutions syntaxiques analogues dans les traductions de textes religieux pour rendre des constructions sans équivalent immédiat en germanique. C'est là un point sur lequel des recherches supplémentaires seraient nécessaires.

Surtout, la question des interférences entre différentes langues germaniques prend toute son importance pour le corpus poétique ancien – *Beowulf* en vieil-anglais, la poésie eddique en vieil-islandais, le *Hildebrandslied* en vieux-haut-allemand, et, dans une moindre mesure, pour les poèmes chrétiens que sont le *Livre des Évangiles* (all. *Evangelienbuch*) d'Otfrid en vieux-haut-allemand et le *Heliand* en vieux-saxon. Ces textes poétiques présentent un certain nombre de similitudes et la question se pose de savoir si elles découlent d'un héritage commun, ou si elles s'expliquent par des jeux d'influences entre des compositions émanant de différentes cultures. Or, comme ces textes sont souvent les seuls où l'influence du latin soit probablement assez faible, ils sont particulièrement intéressants pour la description de la syntaxe des états anciens du germanique.

De fait, on dispose d'arguments plus ou moins solides pour supposer des interférences entre plusieurs dialectes d'une même langue, voire, dans certains cas, entre plusieurs langues germaniques. Ainsi, il est possible que *Beowulf* ait été composé dans un dialecte anglien (merzien ou northumbrien), puis copié dans le dialecte saxon occidental du vieil-anglais (*West Saxon*)³⁸. En revanche, l'hypothèse d'une influence scandinave, qui a été plusieurs fois proposée, est moins assurée³⁹ ; et Neidorf & Pascual (2019), s'appuyant sur les progrès de l'étude des contacts linguistiques entre l'Angleterre et le monde nordique, concluent pour leur part que les traits linguistiques que l'on considère parfois comme des emprunts au scandinave sont en réalité des traits hérités du proto-germanique, et que *Beowulf* a été composé trop tôt pour avoir pu être influencé par le germanique du Nord⁴⁰.

Des textes semblent également avoir voyagé entre des locuteurs de diverses langues ou dialectes germaniques occidentaux, même s'il est souvent difficile d'établir de manière non ambiguë la nature des contacts expliquant les phénomènes linguistiques observés, faute d'information suffisante. Ainsi, le *Hildebrandslied* semble avoir

36. Voir Sonderegger (2000 : 1053) avec bibliographie.

37. Sur la nature et l'intensité de ces contacts, voir Sonderegger (2000 : 1048) avec bibliographie.

38. Voir Mitchell & Robinson (1998 : 12) avec bibliographie.

39. Voir notamment Frank (1981).

40. Voir également la bibliographie citée par Neidorf & Pascual (2019 : 299).

été composé en dialecte bavarois, puis copié à Fulda (c'est-à-dire à la frontière du domaine francique rhénan, un dialecte haut-allemand, et du domaine vieux-saxon), et comporte des traces de transpositions parfois hypercorrectes en vieux-saxon⁴¹.

De même, des contacts entre le monde vieux-saxon et le monde anglo-saxon sont assurés par la transmission du texte connu sous le nom de *Genèse B*, dont la copie et la translittération ont dû se faire vers 900 – en réalité, un fragment de la *Genèse* en vieux-saxon transposé en dialecte saxon occidental du vieil-anglais (*West Saxon*) et inséré dans un poème sur le même sujet en vieil-anglais, connu sous le titre de *Genèse A*. La question de savoir si le vieux-saxon constitue une langue composite est débattue. Doane (1991 : 43-44) souligne que la plupart des documents concernés, qu'il s'agisse des textes poétiques de grande ampleur ou des documents plus brefs édités par Wadstein (1899), présentent, à divers degrés, des traits linguistiques typiques du vieil-anglais et du vieux-saxon, ainsi que des traits vieux-haut-allemands de type francique. On trouve une position plus nuancée chez Krogh (1996 : 398-405), qui étudie les phénomènes de contact dans la région où l'on parlait vieux-saxon. Il est possible également que la langue poétique du vieux-saxon ait été influencée par les monuments de la littérature poétique en anglais : ainsi, Doane (1991 : 45) indique que « *it is probable that the grapholect common to Genesis and Heliand was developed in some scriptorium under the influence of Frankish writing habits and by people impressed by the accomplishments of Anglo-Saxon poetry* ». Cependant, il n'est pas exclu que les similitudes avec la poésie anglo-saxonne résultent moins d'emprunts livresques que d'une tradition orale commune, à en croire Haferland (2010 [2002] : 170-174). Enfin, on pense parfois que l'auteur du *Heliand* a peut-être eu accès à la version allemande de l'*Harmonie* des Évangiles de Tatien⁴².

En dernier lieu, il faut ici dire un mot du problème de l'origine de certains poèmes de l'*Edda* poétique en vieil-islandais. On trouve depuis longtemps dans la littérature l'idée qu'une partie des poèmes eddiques aurait été composée ailleurs et adaptée en nordique au cours de la période de transmission orale précédant leur mise par écrit⁴³. Cela a été proposé notamment pour les poèmes dits héroïques, renvoyant à des légendes dont on a aussi des traces en moyen-haut-allemand, par ex. *Guðrúnarkviða* I, II, et III, *Helreið Brynhildar*, *Oddrúnargrátr* et *Guðrúnarhvot*⁴⁴, ainsi que pour des poèmes tels que la *Völuspá*, dont certains situent la source dans les îles Britanniques⁴⁵. Ces hypothèses sont parfois fondées sur des arguments linguistiques : ainsi, un exemple plusieurs fois réitéré est celui de l'emploi de *draga* « tirer » avec l'acception de « porter un vêtement » dans la *Völundarkviða* (2.3), qui rappelle le sens de la forme apparentée en allemand moderne *tragen* (< v.h.all. *tragan*), ce qui amène parfois à considérer que ce poème avait une source allemande⁴⁶. Neckel (1926 : 7), puis Kuhn (1939 : 207-208) s'appuient également sur

41. Voir Schmidt *et al.* (2020 : 65) avec bibliographie.

42. Voir Baesecke (1973 [1948] : 76-79).

43. Pour une discussion de la littérature sur la provenance et les sources de l'*Edda* poétique, voir Harris (1985 : 93-111).

44. Voir Harris (1985 : 101). Pour une présentation des différentes classifications du matériel eddique en fonction de son origine supposée, voir également Haukur Þorgeirsson (2012 : 239-242).

45. Voir Harris (1985 : 94) avec bibliographie.

46. Pour une présentation critique, voir Harris (1985 : 103-104).

l'emploi de v.isl. *svelta* « avoir faim, mourir de faim » au sens germanique occidental de « mourir » dans le matériel héroïque pour en conclure qu'ils reposent sur un original en westique. Des arguments syntaxiques et métriques, qu'il serait trop long de développer ici, sont parfois évoqués, en particulier par Kuhn, par exemple en ce qui concerne l'ordre des mots⁴⁷.

En réalité, il est possible que le problème soit mal posé. En effet, d'après Harris (2016 : 48), quand bien même la matière de certains poèmes héroïques de l'*Edda* provient du continent et / ou, selon les textes, des îles britanniques⁴⁸, l'existence d'une période de tradition orale, fonctionnant par composition, apprentissage et performance (et non par composition au moment de la performance à partir de matériel formulaire)⁴⁹ rend la notion de source en partie caduque. En termes linguistiques, cela signifie que, si la matière d'un poème peut provenir d'une région donnée, et si un trait de lexique ou de syntaxe peut éventuellement refléter une influence étrangère, il paraît difficile d'espérer déterminer avec certitude le caractère emprunté d'une construction donnée, puisque, dans un texte de tradition orale faisant régulièrement l'objet de recompositions, on ne peut pas espérer la même homogénéité dans le rapport aux éventuelles sources que dans une traduction écrite d'un texte lui-même écrit.

Ces remarques soulignent qu'il est nécessaire de faire preuve d'une grande circonspection dans l'analyse de faits lexicaux ou de constructions syntaxiques communs aux différentes langues germaniques comme des faits hérités ou comme des emprunts.

On notera au passage qu'une prudence identique est à recommander en ce qui concerne la datation des poèmes eddiques⁵⁰, ce qui n'est pas sans conséquence pour leur exploitation dans le cadre d'analyses visant à comparer le vieil-islandais au vieil-anglais, au vieux-haut-allemand ou au vieux-saxon. Alors que la date de certaines strophes skaldiques peut parfois être déterminée précisément à partir des éléments historiques auxquels elles se rapportent, ce qui permet de confirmer que certaines d'entre elles datent de la fin du IX^e siècle ou du début du X^e siècle et sont donc contemporaines de certains textes vieil-anglais et vieux-haut-allemands et bien antérieures aux premiers manuscrits vieil-islandais, la situation est beaucoup plus complexe pour l'*Edda* poétique. À ce sujet, les estimations sont extrêmement divergentes, ce qui s'explique en partie par une absence de prise en compte des particularités de la transmission orale⁵¹ : si le *terminus ante quem* est bien établi (le *Codex Regius*, qui rassemble la plupart du matériel eddique, GKS 2365 4^o, date des environs

47. Voir Kuhn (1933) et Harris (1985 : 104). Pour un réexamen critique de ces critères, voir Fidjestøl (1999), Haukur Porgeirsson (2012) et Thorvaldsen (2016 : 79-80) avec bibliographie.

48. Voir Larrington (2016) pour une présentation synthétique des textes germaniques contenant un contenu similaire.

49. Sur ce point, voir Harris (1985 : 117) pour une proposition prudente en ce sens, avec bibliographie, et Thorvaldsen (2016 : 73) qui se fonde sur les variations entre les différentes versions de certains poèmes, par exemple la *Völuspá* pour affirmer que « *eddic poetry was certainly both memorised and revised* ».

50. Sur les principes généraux gouvernant la datation, voir Thorvaldsen avec bibliographie (2016 : 74).

51. Voir Thorvaldsen (2016 : 84).

de 1275), la datation proposée pour chacun des poèmes est parfois antérieure de plusieurs siècles⁵². Cela peut en partie se justifier par les similitudes entre la poésie eddique et certaines inscriptions runiques en vers ainsi qu'avec le *Hildebrandslied* et *Beowulf*, qui sont tous les deux conservés dans des manuscrits bien plus anciens que le *Codex Regius* (respectivement IX^e et début du XI^e siècle), eux-mêmes postérieurs à la composition des textes qu'ils contiennent. Néanmoins, il existe des raisons tout aussi valables de considérer que la fixation de certains poèmes eddiques sous la forme que nous connaissons a dû se produire assez tard, jusqu'à la fin du XII^e siècle ou au début du XIII^e siècle pour certains d'entre eux, tels que la *Þrymskviða*⁵³. De fait, ici encore, l'existence d'une tradition orale impliquant des variations et des recompositions brouille les cartes, et il faut sans doute considérer avec Thorvaldsen (2016 : 84) que le raisonnement qui consiste à attribuer à des emprunts d'un poème à l'autre les similitudes entre ceux-ci néglige la possibilité que les expressions ou constructions en question aient appartenu à une tradition orale plus vaste, dans laquelle chaque poème peut avoir puisé. Par ailleurs, il résulte des particularités de la transmission orale que l'on aurait tort de considérer que la forme linguistique d'un poème eddique reflète exclusivement l'état de la langue au moment de sa composition⁵⁴.

Dans tous les cas évoqués ici, qu'il s'agisse de la question des interférences entre les différents états anciens du germanique ou des problèmes de datation, on le voit, le caractère extrêmement limité des données ne permet guère que de spéculer. À défaut d'un corpus plus vaste, il est peu vraisemblable que l'on parvienne à des progrès significatifs dans ce domaine. Toutefois, ce sont là des débats dont il convient d'avoir conscience pour analyser la syntaxe de la langue poétique dans les états anciens du germanique.

Quelle philologie pour une syntaxe du germanique ?

Enfin, pour un certain nombre de textes, les travaux de recherche ont dû composer pendant longtemps avec des éditions datées, dont l'utilisation se révèle parfois délicate dans une optique comparative – on évoquera plus loin le cas particulier des textes en germanique du Nord, qui explique sans doute en partie pourquoi ces langues sont peu prises en compte dans une perspective comparative –, et dont la diffusion est également limitée : en France, par exemple, bien des ouvrages, qu'il s'agisse d'éditions ou de littérature secondaire, ne sont consultables que dans une ou deux bibliothèques sur l'ensemble du territoire, et nombre de travaux sont simplement introuvables. Un certain nombre de publications récentes, ainsi que les avancées de la numérisation des corpus, permettent petit à petit de lever ces difficultés.

52. Pour des exemples de poèmes dont on pense qu'ils sont antérieurs à l'an 1000, voir Thorvaldsen (2016 : 78).

53. Voir Thorvaldsen (2016 : 75). La *Þrymskviða* est un des poèmes pour lesquelles les propositions de datation ont fortement évolué dans la littérature, puisque l'on considérerait autrefois qu'il s'agissait d'un poème très ancien. Cette position est aujourd'hui abandonnée. Voir Jakobsen (1993 : 678).

54. Voir Thorvaldsen (2016 : 88).

Quelques observations sur l'histoire de la philologie germanique

À l'exception du gotique, et, dans une moindre mesure, du vieil-islandais, chacun des états anciens du germanique a majoritairement été étudié dans les pays où il est à l'origine de la langue nationale⁵⁵. Il en découle que les travaux comparatifs sur les questions de syntaxe sont peu nombreux et ne prennent que très rarement en compte l'ensemble du germanique. Ainsi, si le gotique est souvent mentionné dans les recherches portant sur le vieux-haut-allemand, c'est plus rarement le cas dans les recherches consacrées en vieil-anglais⁵⁶. Inversement, du fait des contacts bien connus entre le monde anglo-saxon et le monde viking, notamment pendant la période du Danelaw (865-954), il arrive que l'on étudie les faits vieil-anglais à la lumière des données nordiques⁵⁷. Enfin, dans les travaux de recherche visant à comparer les faits germaniques à ce que l'on observe dans d'autres langues, les données nordiques sont rarement évoquées au-delà des inscriptions runiques, et le même sort est parfois réservé au vieil-anglais.

Étudier la syntaxe comparative des états anciens du germanique implique donc de se fonder sur des traditions philologiques souvent très différentes d'un pays à l'autre, et exige une bonne compréhension de la plupart des langues germaniques modernes. À cet égard, certains ouvrages encyclopédiques fournissent une aide précieuse. Parmi les publications relativement récentes et très utiles, on peut mentionner Besch, Betten, Reichmann & Sonderegger (1998-2004) à propos du germanique en général et de l'allemand, Bandle *et al.* (2002-2005), et Haugen (2013, 2020) à propos du nordique. Les dernières pages de cet article sont consacrées à la présentation de deux cas, celui des textes vieux-haut-allemands antérieurs au x^e siècle et celui de la philologie vieil-islandaise, que nous avons choisi de présenter en ordre chronologique inverse, dans la mesure où le cas islandais réunit, de façon exemplaire, presque toutes les difficultés auxquelles le linguiste est susceptible d'avoir à se confronter en abordant la philologie germanique.

Spécificités de la philologie islandaise

La linguistique comparative – et notamment l'étude de la syntaxe – constitue rarement le premier objectif d'une édition d'un texte. C'est particulièrement sensible pour des langues dont les premières éditions modernes ont souvent joué un rôle dans la construction d'un sentiment national et dans la réclamation d'un patrimoine de

55. Pour un exemple, voir les remarques de Péneau (ce volume) à propos du vieux-suédois.

56. Par exemple, les monographies suivantes portent sur le vieux-haut-allemand, le vieux-saxon et le gotique : Piper (1874), Zych (1981) et Baldauf (1938) ; sur le vieux-haut-allemand et le gotique : Leinen (1891), Cebulla (1910) et Ryder (1949). Rose (1976) offre un rare exemple d'étude consacrée au vieil-islandais et au gotique. La situation semble actuellement évoluer : ainsi, on peut mentionner Davis & Bernhardt (2002, *non uidi*) et Cichosz, Gaszewski & Pęzik (2016), qui sont consacrés à la syntaxe du vieux-haut-allemand et du vieil-anglais.

57. Sur les relations entre le monde anglo-saxon et le monde viking, voir Townend (2002) et Pons-Sanz (2013, *non uidi*). Pour une position extrême sur la proximité syntaxique entre ces deux langues, voir Davis (2006).

valeur comparable à celui des langues classiques. Ainsi, la tentation a pu exister, en particulier en ce qui concerne le vieil-islandais et le vieux-norvégien, dont la littérature est très riche, d'appliquer les principes développés par Lachmann (1793-1851) à propos de l'édition des textes latins et grecs à des textes médiévaux qui s'y prêtaient infiniment moins, du fait de leur caractère dynamique⁵⁸. La critique textuelle, telle qu'elle est traditionnellement appliquée aux langues classiques, vise à restaurer des textes aussi proches que possible de leur état originel. Un tel procédé fait sens pour des textes dont la forme est fixée et respectée en raison du statut qu'ils occupent dans la société qui les transmet (par exemple, un texte religieux, un texte poétique obéissant à des contraintes formelles strictes, ou, dans certains contextes, un texte juridique) ; il est en revanche beaucoup plus difficile à mettre en œuvre pour des textes informatifs constamment révisés et mis à jour (en vieil-islandais, le *Landnámabók*, la *Saga d'Ólaf Tryggvason* ou encore l'*Edda* de Snorri, dont les différentes versions divergent significativement, sont des bons exemples de ce type), ou pour des textes narratifs tels que les sagas, dont le copiste peut choisir de préciser un élément ou d'enjoliver un aspect pour intéresser son public⁵⁹. De ce fait, pour un certain nombre de textes vieil-islandais, le principe défini par le médiéviste Joseph Bédier (1864-1938), qui préconise d'éditer un seul manuscrit, le *codex optimus*, en conservant le plus possible de traits de ce manuscrit et en se limitant à la correction des erreurs manifestes, pourrait être mieux à même de fournir des textes utilisables pour l'analyse syntaxique : s'il n'est pas certain que ces éditions reflètent une synchronie unique (un copiste médiéval peut choisir de modifier certains aspects du texte copié pour le rapprocher de la langue telle qu'il la parle, tout en conservant d'autres traits plus archaïques), elles évitent du moins d'ajouter à des données déjà difficiles les interventions d'un éditeur moderne qui choisirait l'une ou l'autre variante en fonction de ses propres idées concernant ce qu'aurait été la langue de l'œuvre qu'il édite.

Par ailleurs, nombre d'éditions sont d'abord orientées par les besoins d'un lectorat cultivé parlant une langue descendant de l'état ancien du germanique illustré par le texte édité. C'est spécialement vrai en ce qui concerne les textes en vieil-islandais. Cela a des conséquences pour l'établissement des textes : un cas bien connu est celui de la *Saga de Njall le Brûlé* (*Brennu Njáls saga*) dont le texte dans la collection de l'*Íslensk Fornrit*, qui constitue la collection de référence pour le public cultivé islandais, repose sur une compilation de sources dont le détail n'est pas toujours donné faute d'apparat critique substantiel, et qui aboutit à un texte qui reflète peut-être plus l'idée que l'éditeur, Einar Ólafur Sveinsson (1954), se faisait de cette saga, qu'un éventuel archétype inaccessible⁶⁰. Un autre cas exemplaire bien connu est celui de la *Barlaams ok Josaphats saga*, une version islandaise du milieu du XIII^e siècle de l'histoire de Barlaam et Josaphat (qui est elle-même une version

58. Cette extension des principes de la philologie classique aux textes germaniques médiévaux est le fait de Lachmann lui-même, qui a produit de nombreuses éditions de textes moyen-haut-allemands, en commençant par la *Chanson des Nibelungen* (Lachmann 1826). Pour une présentation de ces questions, voir par exemple Driscoll (2010).

59. Sur ce point, voir par exemple Driscoll (2010 : 87).

60. Sur les problèmes posés par certaines éditions à texte reconstruit, voir Degnbol (1985). Sur la *Saga de Njall*, voir Svanhildur Óskarsdóttir & Lethbridge (2018).

christianisée de la *Vie du Bodhisattva*, dont l'original était en sanskrit bouddhique) traduite d'un original latin. Le manuscrit sur lequel est fondé l'édition de R. Keyser et C. R. Unger (1851) est incomplet ; des manuscrits islandais ont été utilisés pour compléter le texte, mais, pour une portion du texte latin manquante dans tous les manuscrits, les éditeurs ont simplement traduit l'original latin, en conservant l'orthographe de l'islandais ancien⁶¹.

D'autres éditions de l'*Íslensk Fornrit*, comme celle de la *Morkinskinna* par Ármann Jakobsson et Þórður Ingi Guðjónsson (2011), se fondent sur plusieurs manuscrits de dates différentes, GKS 1009 fol. (manuscrit connu sous le nom de *Morkinskinna*, vers 1275), GKS 1005 fol. (manuscrit connu sous le nom de *Flateyjarbók*, 1387-1394), AM 66 fol. (milieu du XIV^e siècle) et GKS 1010 fol. (début XV^e siècle). En fonction des lacunes, l'édition alterne principalement entre GKS 1009 fol. et GKS 1005 fol., qui sont pourtant distants de plus d'un siècle, en indiquant dans la marge le manuscrit utilisé et en normalisant les graphies. Certaines éditions vont même jusqu'à mêler des manuscrits copiés en Islande et en Norvège : c'est le cas de l'édition de la *Konungs Skuggsjá*, un texte composé en Norvège aux alentours de 1250, préparée par Holm-Olsen (1945, ²1983), où l'éditeur combine un manuscrit islandais (AM 243e fol.) et un manuscrit norvégien (AM 243 b a fol.), dont il juxtapose les morceaux selon les contraintes posées par les lacunes des manuscrits, en conservant les graphies de chacun d'entre eux, et en signalant par des crochets le passage d'un manuscrit à l'autre⁶². S'il est évident que, dans toutes ces situations, la langue des différents manuscrits utilisés reste extrêmement semblable, même dans les cas où un manuscrit présente à la fois du vieux-norvégien et du vieil-islandais, de telles éditions ne peuvent pas être considérées comme les témoins d'un texte homogène relevant d'une synchronie bien déterminée.

Même les éditions des plus grands philologues présentent des particularités qui les rendent parfois difficiles à exploiter : ainsi, Finnur Jónsson (1858-1934) ne tient pas toujours compte, par principe, des manuscrits plus récents, quand bien même ils offriraient un texte plus susceptible de refléter l'original, alors que les éditions critiques de son prédécesseur Konráð Gíslason (1808-1891) tendent à sauter d'un manuscrit à l'autre sans que les principes de choix soient clairement explicités⁶³. Or, c'est précisément sur ces éditions que repose la syntaxe de Nygaard (1905), qui demeure à ce jour la meilleure description du vieil-islandais.

Même lorsqu'une édition suit exclusivement le texte d'un manuscrit, comme c'est le cas pour l'édition des différentes versions de l'*Edda* en prose de Snorri Sturluson, il arrive assez souvent que l'orthographe soit normalisée selon des principes qui correspondent à l'état de langue des environs de 1200, et que la ponctuation suive les principes choisis par l'éditeur. Cela peut avoir des conséquences pour l'analyse syntaxique du texte : un cas bien connu est celui du démonstratif accompagnant la particule relative *er* ou *sem*, dont on a donné un exemple

61. Cf. Haugen (1991), et Keyser & Unger (1851 : xxiii) ; le passage traduit du latin occupe une partie des p. 9 et 10 de leur édition et y est simplement indiqué par des crochets droits. On dispose maintenant d'une édition plus utilisable de ce texte (Rindal 1981).

62. Voir Haugen (2010).

63. Voir Driscoll (2010 : 99-100).

plus haut (p. 192). La question se pose de savoir si le démonstratif est prosodiquement rattaché à la particule lorsqu'ils sont contigus, ou si le démonstratif appartient à la principale et est donc séparé de la particule par une pause. Or, dans ce domaine, les choix éditoriaux non explicités peuvent conduire à introduire une virgule pour le confort du lecteur moderne sans qu'il y ait de ponctuation dans le manuscrit, ce qui peut amener à tirer des conclusions sans fondements⁶⁴, alors qu'il faudrait se reporter à des éditions diplomatiques ou aux manuscrits.

Dans d'autres cas, les éditions les plus récentes normalisent l'orthographe pour suivre les conventions de l'islandais moderne, de façon à toucher un public plus large. Ces éditions sont souvent d'une grande qualité documentaire – un bon exemple en est l'édition de la *Sturlunga Saga* par Órnólfur Thorsson (1988, 2010) –, mais elles sont en général dépourvues d'apparat critique au sens strict. Ces choix concernant la ponctuation et l'orthographe n'ont pas nécessairement d'implication directe sur la qualité du texte retenu, et Haugen (2002a : 564) suggère que ces éditions sont bien souvent utilisables pour les études syntaxiques. C'est d'ailleurs sur ce type d'éditions qu'est fondé le Saga Corpus, une base de textes lemmatisés accessible en ligne (<https://clarin.is/en/resources/sagacorporus/> [consulté le 2 mai 2021]). Néanmoins, on comprend bien, dans ces conditions, l'intérêt de pouvoir accéder à des éditions diplomatiques de qualité ou à des photographies des manuscrits.

Si les éditions normalisées avec un appareil critique réduit destinées au public cultivé – celles de l'*Íslensk Fornrit*, et nombre des textes édités par la Viking Society for Northern Research – sont, malgré ces particularités, des outils indispensables pour le chercheur, en ce qu'elles rassemblent une somme d'informations sans égal ailleurs, il existe fort heureusement une tradition d'éditions diplomatiques de grande qualité, et ce depuis le XIX^e siècle. Parmi les travaux récents particulièrement utiles pour le linguiste, il faut mentionner les éditions par de Leeuw van Weenen de l'*Íslensk Hómiliúbók* (1993, 2004), une compilation d'homélies datant d'environ 1200, et de la *Moðruvallabók* (AM 132 fol.)⁶⁵, un des principaux manuscrits du XIV^e siècle contenant des sagas des Islandais, qui sont toutes deux accompagnées d'une concordance de grande qualité. Par ailleurs, sous l'impulsion de Jón Helgason (1899-1986), les collections *Bibliotheca Arnarnagæana* et *Editiones Arnarnagæana*, ainsi que leur contrepartie islandaise, *Rit Stofnunar Árna Magnússonar*, publient régulièrement des éditions très soignées, disposant d'un appareil mentionnant les variantes mineures, et dont l'idée directrice consiste à se fonder sur un manuscrit considéré comme le meilleur, et à imprimer séparément les versions significativement divergentes d'un même texte⁶⁶.

64. Voir Haudry (1973 : 155-156), qui tire des conclusions sur la séparation prosodique entre le démonstratif et la particule relative d'une virgule dans la première phrase de la *Heimskringla* à laquelle aucune ponctuation ne correspond dans le *Codex Frisianus* (AM 45 fol., premier quart du XIV^e siècle), un des meilleurs manuscrits que l'on conserve de la *Heimskringla*. Il n'est pas exclu qu'une ponctuation de ce type se trouve dans un autre manuscrit, et cela ne remet pas nécessairement en cause l'analyse de Haudry, mais il convient en tout cas de ne pas se limiter à une édition normalisée pour des faits de ce type.

65. Van Arkel-de Leeuw van Weenen (1987).

66. Voir Haugen (2002 : 9-12), qui résume cette manière de procéder par la formule « *Lachmann in the introduction, Bédier in the text* », et Driscoll (2010 : 95-102). Ces éditions sont malheureusement peu diffusées en dehors des bibliothèques spécialisées en scandinavistique.

Le linguiste peut aussi compter sur la numérisation croissante des manuscrits importants. À cet égard, plusieurs ressources sont particulièrement utiles :

- les collections de l'Arnamagnænske Samling de Copenhague, de la Landsbókasafn d'Islande et de la Stofnun Árna Magnússonar d'Islande : (<https://handrit.is/> [consulté le 2 mai 2021])
- les collections du Danske Sprog- og Litteraturselskab, qui contiennent nombre de textes en danois : (<https://tekstnet.dk/front-page> [consulté le 2 mai 2021])
- les collections de la bibliothèque de l'université d'Uppsala : (<https://www.ub.uu.se/about-the-library/digital-collections/> [consulté le 2 mai 2021]).

Le projet Medieval Nordic Text Archive (Menota, <https://www.menota.org/> [consulté le 2 mai 2021]) centralise un certain nombre d'informations concernant la numérisation des collections, mais présente également des ressources propres très importantes (textes lemmatisés, traductions, etc.).

Enfin, deux projets de grande ampleur permettent maintenant au linguiste d'aborder le corpus poétique classique dans des conditions idéales. D'une part, on dispose à présent d'un commentaire philologique complet de l'*Edda* poétique (von See *et al.* 1997-2019). Le lecteur peut également compter sur le commentaire, malheureusement incomplet, de Dronke (1969-2011). D'autre part, le *Skaldic Project*, un projet international consacré à la poésie skaldique sous la responsabilité de M. Clunies Ross, K. E. Gade, Guðrún Nordal, E. Marold, D. Whaley et T. Wills, offre une quantité croissante d'informations non seulement sur la poésie skaldique, mais également sur le vieil-islandais en général⁶⁷. Parmi les réalisations de ce projet, on peut mentionner les volumes déjà parus de *Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages* (Clunies Ross 2007-), qui viennent renouveler l'édition classique de Finnur Jónsson (1912-1915), et qui sont progressivement mis en ligne, ainsi que le développement d'un nouveau *Lexicon Poeticum* fondé sur des principes comparables à ceux qui gouvernent depuis longtemps le dictionnaire *eONP* consacré à la prose⁶⁸, avec lequel il est d'ailleurs coordonné. Celui-ci est destiné à terme à se substituer à celui de Finnur Jónsson (²1931), et, bien qu'inachevé, rend dès à présent d'immenses services aux linguistes. La qualité de l'interface et la masse des informations mises en ligne par le *Skaldic Project* sont telles qu'il s'agit dès à présent d'un outil indispensable pour tout travail de recherche linguistique sur le vieil-islandais en général.

Remarques sur quelques textes vieux-haut-allemands antérieurs au X^e siècle

Même sans aller jusqu'à l'extrême du vieil-islandais, il n'est pas rare que la matérialité du texte ait été en partie négligée dans l'établissement des éditions des grands textes d'autres branches du germanique, éditions où l'accent est parfois mis sur un appareil (lexique, notamment) permettant la lecture par des étudiants, au détriment d'une attention systématique à la philologie. Cela vaut aussi bien pour le vieil-anglais, dont le corpus poétique a longtemps été étudié sans tenir

67. URL : (<https://skaldic.abdn.ac.uk/> [consulté le 2 mai 2021]).

68. URL : (<https://lexiconpoeticum.org/> et <http://onp.ku.dk> [consultés le 2 mai 2021]).

compte de la position des différents textes dans les compilations⁶⁹, que pour le vieux-haut-allemand.

Pour cette dernière langue, le cas le plus intéressant est sans aucun doute l'*Harmonie* des Évangiles de Tatien⁷⁰. Ce texte nous est principalement transmis dans le *Codex Sangallensis* 56 (IX^e siècle). Celui-ci présente une disposition en colonnes, où l'original latin fait face à la traduction en vieux-haut-allemand. La comparaison des deux colonnes ne laisse aucun doute : hormis de rares exceptions, la traduction est effectuée ligne à ligne, et chaque ligne du texte vieux-haut-allemand contient exactement autant d'informations que la ligne correspondante du texte latin, ce qui a évidemment une incidence sur la syntaxe. Or, l'édition de Sievers (1892), qui a longtemps servi de référence dans ce domaine, ne reproduit pas la disposition du manuscrit : les sauts de lignes y sont indiqués par une simple barre verticale, et les textes latin et allemand sont disposés en paragraphes qui masquent l'équivalence ligne à ligne. L'édition de Masser (1994), qui préserve clairement la disposition du manuscrit, permet désormais d'exploiter de manière plus rigoureuse les données de ce dialecte allemand.

Ici encore, les choix éditoriaux ont une incidence sur l'interprétation des données morphosyntaxiques. Ainsi, les travaux portant sur le parfait périphrastique en germanique et sur le rôle éventuel du modèle latin dans son développement se fondent très souvent sur l'exemple cité en (10) pour le vieux-haut-allemand, pour en déduire que le parfait périphrastique du germanique résulte dans cette langue d'un développement à partir d'une construction possessive avec un participe attribut de l'objet⁷¹. Or ces mêmes travaux n'évoquent jamais la disposition du texte, et ce alors même que l'auxiliaire et le participe sont situés sur deux lignes différentes, ce qui implique que le traducteur, s'il souhaitait respecter le principe de la correspondance ligne à ligne, n'avait guère le choix quant à la traduction du latin *arborem habebat* | ... *plantatam* :

(10) Vieux-haut-allemand : Tatien (Masser 1994 : 341,10-12 = Sievers, 1892 : CII, 2)

<i>arborem</i>	<i>fici</i>	<i>habebat</i>	<i>phigboum</i>	<i>habeta</i>
arbre-ACC.F	figuier-GEN	avait-IMPFT.3SG	figuier-ACC.M	avait-PRET.3SG
<i>quidam</i>	<i>plantatam</i>	<i>sum</i>	<i>giflanzotan</i>	
quelqu'un-NOM	planté-PART.PFT.PASS-ACC.F	quelqu'un-NOM	planté-PART.PFT.PASS-ACC.M	
<i>in</i>	<i>uinea</i>	<i>sua</i>	<i>in</i>	<i>sinemo</i>
dans	vigne-ABL	POSS.REFL-ABL	dans	POSS.REFL-DAT
				<i>uuingarten</i>
				vigne-DAT

« Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne (> quelqu'un avait planté un figuier dans sa vigne ?) »

69. Voir Louvriot dans le présent volume.

70. Voir Fleischer, Hinterhölzl & Solf (2008).

71. Sur la question de l'éventuelle origine latine du parfait périphrastique du vieux-haut-allemand, voir la bibliographie dans Morris (1991 : 161), qui défend pour sa part l'hypothèse d'un développement interne au germanique à partir de l'exemple cité ici, et Drinka (2017 : 220-223), qui considère que le latin joue un rôle déterminant dans le développement de ces constructions. Cet exemple, qui semble être cité d'après Dal (1966 : 121 *non uidi*) et Ebert (1978 : 58, *non uidi*), se retrouve régulièrement dans la littérature des cinquante dernières années (voir par ex. Kotin 2020 : 419 pour une des mentions les plus récentes), sans que jamais la disposition du texte soit évoquée, et ce même lorsque le parallélisme avec le latin est souligné (voir par ex. Drinka 2017 : 233).

Bien entendu, il n'est pas certain que ces correspondances entre le texte latin et le texte vieux-haut-allemand remettent fondamentalement en question l'histoire du parfait analytique en germanique occidental ; mais cet exemple en particulier n'est guère probant, et il conviendrait au minimum d'évaluer la pression que la disposition de l'original latin a pu jouer sur certains aspects de la syntaxe de la traduction allemande de l'*Harmonie* des Évangiles de Tatien.

Enfin, l'édition a également vu des progrès assez récents pour deux autres textes fondamentaux pour la philologie du vieux-haut-allemand, à savoir le *Hildebrandslied*, qui a fait l'objet d'une édition et d'un commentaire très détaillés par R. Lühr (1982), et le *Livre des Évangiles* d'Otfrid, dont il existe maintenant une édition diplomatique reprenant le texte de chacun des manuscrits dans leur intégralité⁷².

Ici encore, les projets de numérisation ont parfois significativement changé la situation. Sans rechercher l'exhaustivité, on peut mentionner les différentes ressources de la base de données Titus, qui associent parfois des photographies des manuscrits à des éditions fondées sur des travaux plus anciens mais révisées⁷³. Par ailleurs, les collections de manuscrits dépendant des bibliothèques allemandes et suisses sont de plus en plus souvent numérisées, ce qui permet là encore de disposer d'un accès de première main aux manuscrits : ainsi le manuscrit de Tatien est digitalisé dans les collections de la bibliothèque de Saint-Gall⁷⁴, et les Cod. Pal. lat. 52 et BSB Cgm 14, deux des principaux manuscrits d'Otfrid⁷⁵ sont numérisés respectivement à Heidelberg et à Munich. Enfin, il faut dire un mot ici du vieux-saxon : bien que l'on ne possède pas d'édition récente des deux principaux textes conservés dans cette langue, le *Heliand* et la *Genèse*⁷⁶, les principaux manuscrits du *Heliand* sont à présent numérisés⁷⁷.

Au terme de ce bref panorama, nécessairement partiel, nous espérons avoir suggéré comment l'étude de la syntaxe diachronique et comparative des langues germaniques se heurte à des difficultés importantes et pourquoi elle a longtemps été négligée. Mais c'est précisément la complexité et la diversité des textes et des langues auxquels l'on a accès qui font toute la richesse et l'intérêt de ce champ d'études. Il semble qu'un examen attentif des caractéristiques philologiques des principaux textes conservés, ainsi que la prise en compte, autant que faire se peut, de données de l'ensemble des états anciens du germanique, de façon à contourner les lacunes de la documentation, constituent des conditions nécessaires pour espérer progresser dans ce domaine. À cet égard, les progrès de la philologie et le développement de ressources électroniques très importantes offrent des perspectives prometteuses, et permettront peut-être enfin de surmonter le manque de communication que l'on observe souvent entre les traditions philologiques propres à chaque langue et à chaque pays.

72. Voir Kleiber (2004-2010).

73. Voir par exemple l'édition d'Isidore de Séville, fondée sur l'édition d'Eggers (1964), URL : (<https://titus.uni-frankfurt.de/texte/etcs/germ/ahd/isidor/isido.htm> [consulté le 11 mai 2021]).

74. URL : (<https://www.e-codices.unifr.ch/en/list/one/csg/0056>).

75. URL : (<https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpl52>) et (<https://mdz-nbn-resolving.de/details/bsb00094618>) [consultés le 10 mai 2021].

76. Voir Petit (dans ce volume).

77. URL : (http://www.bl.uk/manuscripts/FullDisplay.aspx?ref=Cotton_MS_Caligula_A_VII) et (<https://mdz-nbn-resolving.de/details/bsb00026305>) [consultés le 10 mai 2021].

Bibliographie⁷⁸

- Antonsen, E.H., 2002. *Runes and Germanic Linguistics*. Berlin et New York.
- van Arkel-de Leeuw van Weenen, A. (éd.), 1987. *Möðruvallabók. AM 132 fol.* Leyde, 2 volumes.
- Ármann Jakobsson & Þórður Ingi Guðjónsson (éd.), 2011. *Morkinskinna*. Reykjavík, 2 volumes.
- Askedal, J.O. et al. (éd.), 1998. *Historische germanische und deutsche Syntax: Akten des Internationalen Symposiums anlässlich des 100. Geburtstages von Ingerid Dal, Oslo, 27.9. - 1.10.1995*, Francfort-sur-le-Main.
- Astås, R., 1993. « Style ». In Pulsiano et al. (1993), p. 618-621.
- Baesecke, G., 1948. « Fulda und die altsächsischen Bibelepen », *Niederdeutsche Mitteilungen*, 4, p. 5-43 [= Eichhoff, J. & Rauch, I. (éd.), 1973. *Der Heliand*. Darmstadt, p. 54-92].
- Baldauf, E., 1938. *Die Syntax des Komparativs in Gotischen, Althochdeutschen und Altsächsischen*. Dachau.
- Bandle, O. et al., 2002-2005. *The Nordic Languages: an International Handbook of the History of the North Germanic Languages*. Berlin / New York, 2 volumes.
- Barnes, M., 2012. *Runes: A Handbook*. Woodbridge.
- Bauer, A., (ce volume). « Formes de la culture écrite en germanique du Nord ».
- Behaghel, O., 1897. *Die Syntax des Heliand*. Prague / Vienne / Leipzig.
- Behaghel, O., 1923-1932. *Deutsche Syntax: eine geschichtliche Darstellung*. Heidelberg, 4 volumes.
- Besch, W., Betten, A., Reichmann, O. & Sonderegger, S. (éd.), 1998-2004. *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung*. Berlin / New York (première édition 1984-1985).
- Bjarni Einarsson (éd.), 2003. *Egils Saga*. Londres.
- Blatt, F., 1957. « Latin influence on European Syntax ». *Travaux du cercle linguistique de Copenhague*, 11, p. 33-69.
- de Boor, H., 1922. *Studien zur altschwedischen Syntax in den ältesten Gesetzestexten und Urkunden*. Breslau.
- Braune, W. & Heidermanns, F., 2004. *Gotische Grammatik*. Tübingen (première édition Braune 1880).
- Braune, W. & Heidermanns, F., 2018. *Althochdeutsche Grammatik 1. Laut- und Formenlehre*. Berlin (première édition Braune 1886).
- Braunmüller, K., 2004. « Zum Einfluss des Lateinischen auf die ältesten Runeninschriften ». O. Bandle et al. (éd.). *Verschränkung der Kulturen. Der Sprach- und Literaturaustausch*

78. Selon l'usage islandais, les auteurs islandais sont classés dans l'ordre alphabétique en fonction de leur prénom. En raison de la pandémie de COVID-19, cet article a été rédigé avec un accès très limité aux bibliothèques universitaires entre mars 2020 et mai 2021. Il en découle d'innombrables lacunes, que les circonstances ne permettent malheureusement pas de combler. Par ailleurs, cet article n'aurait pu être écrit sans le soutien de la Fondation Alexander-von-Humboldt, grâce auquel j'ai eu accès jusqu'en février 2020 à la Bayerische Staatsbibliothek et aux bibliothèques de la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich.

- zwischen Skandinavien und den deutschsprachigen Ländern. Fs. Hans-Peter Naumann, Bâle, p. 23-50.
- Bremmer Jr, R.H., 2009. *An Introduction to Old Frisian: History, Grammar, Reader, Glossary*. Amsterdam / Philadelphie.
- Bremmer Jr, R.H., (ce volume). « Bilan des études sur le vieux frison (1992-2021) ».
- Callaway, M., 1889. « The absolute participle in Anglo-Saxon ». *American Journal of Philology*, 10, p. 316-345.
- Cebulla, P., 1910. *Die Stellung des Verbums in den periphrastischen Verbalformen des Gotischen, Alt- und Mittelhochdeutschen*. Breslau.
- Cichosz, A., Gaszewski J. & Pezik, P., 2016. *Element Order in Old English and Old High German*. Amsterdam / Philadelphie.
- Clunies Ross, M. et al., 2007-. *Skaldic Poetry of the Scandinavian Middle Ages*. Turnhout.
- van Coetsem, F. & Kufner, H.L. (éd.), 1972. *Toward a Grammar of Proto-Germanic*. Tübingen.
- Coombs, V., 1976. *A Semantic Syntax of Grammatical Negation in the Older Germanic Dialects*. Göppingen.
- Cornillie, B. & Drinka, B., 2019. « Latin influence on the syntax of the languages of Europe: Foundations and New Perspectives ». *Belgian Journal of Linguistics*, 33(1), p. 1-10.
- Costello, J.R., 1980. « The Absolute Construction in Gothic ». *Word*, 31, p. 91-107.
- Dal, I., 1966. *Kurze deutsche Syntax auf historischer Grundlage*. Tübingen [non uidi].
- Davis, G., 2006. *Comparative Syntax of Old Germanic and Old Icelandic*. Berne.
- Davis, G. & Bernhardt, K.A., 2002. *Syntax of West Germanic: The Syntax of Old English and Old High German*. Göppingen [non uidi].
- Degnbol, H., 1985. « Hvad en ordbog behøver – og andre ønaker ». J. Louis-Jensen, C. Sanders & P. Springborg (éd.). *The Sixth International Saga Conference, 28.7-28.8 1985 : Workshop papers I-II*. Copenhagen, p. 235-254.
- Delbrück, B., 1893-1900. *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*. Strasbourg, 3 volumes.
- Delbrück, B., 1907. *Synkretismus. Ein Beitrag zur germanischen Kasuslehre*. Strasbourg.
- Delbrück, B., 1911-1919. *Germanische Syntax*. Leipzig, 5 volumes. (*Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften*, vol. 28/4, 28/7, 33/1, 36/1, 36/4).
- Dewey, T.K., 2006. *The Origins and Development of Germanic V2: Evidence from alliterative verse*. PhD, University of California, Berkeley.
- Dewey, T.K. & Syed, Y., 2009. « Case Variation in Gothic absolute constructions ». Jóhanna Barðdal & S.L. Chelliah (éd.). *The Role of Semantic, Pragmatic, and Discourse Factors in the Development of Case*. Amsterdam / Philadelphie, p. 3-21.
- Diewald, G., Kahlas-Tarkka, L. & Wischer, I. (éd.), 2013. *Comparative studies in Early Germanic Languages: with Focus on Verbal Categories*. Amsterdam / Philadelphie.
- Doane, A.N., 1991. *The Saxon Genesis: An Edition of the West Saxon 'Genesis B' and the Old Saxon Vatican 'Genesis'*. Madison.
- Drinka, B., 2017. *Language Contact in Europe. The Periphrastic Perfect through History*. Cambridge.
- Driscoll, M.J., 2010. « The words on the page: Thoughts on Philology, Old and New ». In Quinn & Lethbridge (2010), p. 87-104.
- Dronke, U. (éd.), 1969-2011. *The Poetic Edda*. Oxford, 3 volumes.

- Durante, M., 1969. *Le risponde del genitivo assoluto greco nella Bibbia gotica*. Rome.
- Ebert, R.P., 1978. *Historische Syntax des Deutschen*. Stuttgart.
- Eggers, H., 1964. *Der Althochdeutsche Isidor. Nach der Pariser Handschrift und den Monseer Fragementen*. Tübingen.
- Einar Ólafur Sveinsson (éd.), 1954. *Brennu-Njáls saga*. Reykjavík.
- Erdmann, O., 1874-1876. *Untersuchungen über die Syntax der Sprache Otfrids*. Halle, 2 volumes.
- Euler, W. & Badenheuer, K., 2009. *Sprache und Herkunft der Germanen: Abriss des Protogermanischen vor der ersten Lautverschiebung*. Hambourg / Londres.
- Faarlund, J.T., 2004. *The Syntax of Old Norse*. Oxford.
- Falluomini, C., (ce volume). « Le gotique : profil historique, culturel et linguistique ».
- Faulkes, A. (éd.), 2005. *Edda. Prologue and Gylfaginning*. Londres (première édition 1988).
- Faulkes, A., 2011. *A New Introduction to Old Norse. Part ii. Reader*. Londres (première édition 2001).
- Feuillet, J., 2018-2019. *Linguistique comparée des langues germaniques*. Paris, 3 volumes [non uidi].
- Fidjestøl, F., 1999. *The Dating of Eddic Poetry: A Historical Survey and Methodological Investigation*. Copenhagen.
- Finch, R.G., 1993. « Þiðreks saga af Bern ». In Pulsiano *et al.* (1993), p. 662-663.
- Finnur Jónsson, 1912-1915. *Den norsk-islandske skjaldedigtning*. Copenhagen, 4 volumes.
- Finnur Jónsson, 1931. *Lexicon poeticum antiquae linguae septentrionalis: ordbog over det norsk-islandske skjaldesprog*. Copenhagen. Première édition 1913-1916.
- Fleischer, J., 2006. « Zur Methodologie althochdeutscher Sprachforschung ». *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* (PBB), 128(1), p. 25-69.
- Fleischer, J., Hinterhölzl, R. & Solf, M., 2008. « Zum Quellenwert des althochdeutschen Tatian für die Syntaxforschung: Überlegungen auf der Basis von Wortstellungsphänomenen ». *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 36, p. 210-239.
- Fleischer, J. & Schallert, O., 2011. *Historische Syntax des Deutschen. Eine Einführung*. Tübingen.
- Fourquet, J., 1938. *L'Ordre des éléments de la phrase en germanique ancien*. Strasbourg.
- Frank, R., 1981. « Skaldic verse and the dating of Beowulf ». C. Chase (éd.). *The Dating of Beowulf*, p. 123-140.
- Fulk, R.D., 2018. *A Comparative Grammar of the Early Germanic Languages*. Amsterdam / Philadelphie.
- Haferland, H., 2010. « Was the Heliand poet illiterate? ». V.A. Pakis (éd.). *Perspectives on the Old Saxon Heliand: Introductory Essays, with an edition of the Leipzig Fragment*. Morgantown, p. 167-207 (traduction par V.A. Pakis de « War der Dichter des ‚Heliand‘ illiterat? » *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, 131 (2002), p. 20-48).
- Harbert, W., 2007. *The Germanic Languages*. Cambridge.
- Harris, J., 1985. « Eddic Poetry ». C.J. Clover & J. Lindow (éd.). *Old Norse-Icelandic Literature: A Critical Guide*. Toronto. Nouvelle édition 2005, p. 68-156.
- Harris, J., 2016. « Traditions of Eddic Scholarship ». In Larrington, Quinn & Schorn (2016), p. 33-57.

- Haudry, J., 1973. « Parataxe, hypotaxe et corrélation dans la phrase latine ». *Bulletin de la Société de Linguistique*, 68(1), p. 147-186.
- Haugen, O.E., 1991. « Barlaam og Josaphat i ny utgåve. » *Maal og Minne* (1991), p. 1-24.
- Haugen, O.E., 2002 « The spirit of Lachmann, the spirit of Bédier: Old Norse textual editing in the electronic age. » Paper read at a meeting of *The Viking Society in Great Britain*. University College, London, 8 November 2002. URL: (<https://hdl.handle.net/1956/20955> [consulté le 11 mai 2021]).
- Haugen, O.E., 2002a. « Nordic language history and philology: Editing earlier texts ». In Bandle *et al.* (2002-2005), vol. I, p. 535-543.
- Haugen, O.E., 2010. « Stitching the Text Together: Documentary and Eclectic Editions in Old Norse Philology ». In Quinn & Lethbridge (2010), p. 39-65.
- Haugen, O.E. (éd.), ²2013. *Handbok i norrøn filologi*. Bergen (première édition 2004).
- Haugen, O.E. *et al.*, 2018. *Le lingue nordiche nel medioevo. Vol. 1: Testi*. Oslo.
- Haugen, O.E. (éd.), 2020. *Handbuch der norrönen Philologie I*. Oslo (traduction de Haugen, ²2013 par A. van Nahl).
- Haukur Þorgeirsson, 2012. « Late Placement of the Finite Verb in Old Norse *Fornyrðislag* Meter ». *Journal of Germanic Linguistics*, 24(3), p. 233-269.
- Heidermanns, F., 2020. Compte rendu de R.D. Fulk, 2018. *A Comparative Grammar of the @Early Germanic Languages*. *NOWELE*, 73(2), p. 310-315.
- Heindl, O., 2017. *Aspekt und Genitivobjekt. Eine kontrastiv-typologische Untersuchung zweier Phänomene der historischen germanischen Syntax*. Stauffenberg.
- Helgi Guðmundsson, 1972. *The Pronominal Dual in Icelandic*. Reykjavík.
- Hens, G., 1995. « The definition of a grammatical category: Gothic absolute constructions ». I. Rauch & G.F. Carr (éd.). *Insights in Germanic Linguistics I. Methodology in Transition*. Berlin, p. 145-160.
- Heusler, A., ⁵1962. *Altisländisches Elementarbuch*. Heidelberg (première édition 1913).
- Hinterhölzl, R. & Petrova, S. (éd.), 2009. *Information Structure and Language Change: New Approaches to Word Order Variation in Germanic*. Berlin / New York.
- Hirt, H., 1934. *Handbuch des Urgermanischen. III. Abriss der Syntax*. Heidelberg.
- Hodler, W., 1954. *Grundzüge einer germanischen Artikellehre*. Heidelberg.
- Holm-Olsen, L., ²1983. *Konungs Skuggsjá*. Oslo (première édition 1945).
- Hopper, P.J., 1975. *The Syntax of the Simple Sentence in Proto-Germanic*. La Haye / Paris.
- Hunger, U., 1984. *Die Runenkunde im dritten Reich: ein Beitrag zur Wissenschafts- und Ideologiegeschichte des Nationalsozialismus*. Frankfurt.
- Jakobsen, A., 1993. « Þrymskviða ». In Pulsiano *et al.* (1993), p. 678-679.
- Jón Sigurðsson *et al.* (éd.), 1858. *Biskupa Sögur I*. Copenhagen.
- Jónas Kristjánsson, 1981. « Learned Style or Saga Style ». U. Dronke *et al.* (éd.). *Speculum Norroenum: Norse Studies in Memory of Gabriel Turville Petre*, Odense, p. 260-292 (= Jónas Kristjánsson, 2015, *Sagnalíf. Sextán greinar um fornar bókmenntir*. Reykjavík, p. 135-170).
- Jónas Kristjánsson, 1988. *Eddas and Sagas*. Reykjavík.
- Keyser, R. & Unger, C.R. (éd.), 1851. *Barlaams ok Josaphats Saga*. Christiania.
- Kleiber, W. (éd.), 2004-2010. *Evangelienbuch, Otfrid von Weissenburg*. Tübingen, 4 volumes.
- Klimov, V., 1983 = Климов, В. В., *Сравнительная историческая грамматика германских языков: Рефлексивные конструкции в древних германских языках*. Калинин.

- Kotin, M.L., 2020. « The Gothic perfective constructions in contrast to West Germanic ». R. Crellin & T. Jügel (éd.). *Perfects in Indo-European Languages and Beyond*. Amsterdam / Philadelphie, p. 411-434.
- König, E. & van der Auwera, J., 1994. *The Germanic Languages*. Londres / New York.
- Krahe, H. & Meid, W., 1966-1967. *Germanische Sprachwissenschaft*. Berlin, 3 volumes.
- Krause, W. & Jankuhn, H., 1966. *Die Runeninschriften im älteren Futhark*. Göttingen, 2 volumes.
- Krogh, S., 1996. *Die Stellung des Altsächsischen im Rahmen der germanischen Sprachen*. Göttingen.
- Kuhn, H., 1933. « Zur Wortstellung und -betonung im Altgermanischen ». *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur (PBB)*, 57, p. 1-109.
- Kuhn, H., 1939. « Westgermanisches in der altnordischen Verskunst ». *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur (PBB)*, 63, p. 178-236.
- Lachmann, K. (éd.), 1826. *Der Nibelunge Not mit der Klage. In der ältesten Gestalt mit den Abweichungen der gemeinen Lesart*. Berlin.
- Larrington, C., 2016. « Eddic poetry and heroic legend ». In Larrington, Quinn & Schorn (2016), p. 147-172.
- Larrington, C., Quinn, J. & Schorn, B. (éd.), 2016. *A Handbook to Eddic Poetry: Myths and Legends of Early Scandinavia*, Cambridge.
- de Leeuw van Weenen, A. (éd.), 1993. *The Icelandic Homily Book*. Reykjavík.
- de Leeuw van Weenen, A. (éd.), 2004. *Lemmaized Index to the Icelandic Homily Book*. Reykjavík.
- Lehmann, W.P., 1972. « Proto-Germanic Syntax ». In van Coetsem & Kufner (1972), p. 239-268.
- Lehmann, W.P., 2005-2007. *A Grammar of Proto-Germanic*.
URL: (<https://liberalarts.utexas.edu/lrc/resources/books/pgmc/> [consulté le 3 mai 2021]).
- Leinen, R., 1891. *Ueber Wesen und Entstehung der trennbaren Zusammensetzung des deutschen Zeitwortes mit besonderer Berücksichtigung des Gotischen und Althochdeutschen*. Strasbourg.
- Leiss, R., 2000. *Artikel und Aspekt: die grammatischen Muster von Definitheit*. Berlin.
- Louviot, E., (ce volume). « Le vieil-anglais ».
- Lücke, O., 1876. *Absolute Participia im Gotischen und ihr Verhältniss zum griechischen Original*. Magdeburg.
- Lühr, R., 1982. *Studien zur Sprache des Hildebrandslied*. Francfort.
- Lühr, R., 2005. « Der Einfluß der klassischen Sprachen auf die germanische Grammatik ». G. Meiser & O. Hackstein (éd.). *Sprachkontakt und Sprachwandel. Akten der XI. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft*. Wiesbaden, p. 341-362.
- Lühr, R., 2017. « The syntax of Germanic ». J. Klein, B. Joseph, M. Fritz & M. Wenthe (éd.). *Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics*. Berlin / Boston, p. 956-974.
- Markey, T., 1976. *A North Sea Germanic Reader*. Munich.
- Marold, E., 2012. « Vers oder nicht Vers? Zum metrischen Charakter von Runeninschriften im älteren Futhark ». *Futhark: International Journal of Runic Studies*, 2, p. 63-102.
- Marold, E., 2013. « Entgegnung zu Bernard Mees "Early Runic Metrics: A Linguistic Approach" ». *Futhark: International Journal of Runic Studies*, 3, p. 119-123.

- Masser, A. (éd.), 1994. *Die lateinisch-althochdeutsche Tatianbilingue Stiftsbibliothek St. Gallen Cod. 56*. Göttingen.
- Mathys, A., 2021. « Syntaxe gotique et Vorlage biblique : l'exemple de la subordination ». A. Jouravel & A. Mathys (éd.), *Wort- und Formenvielfalt. Festschrift für Christoph Koch um 80. Geburtstag*. Berlin, p. 273-312.
- McNight, G.H., 1897. *The Primitive Teutonic Order of Words*. Baltimore.
- Mees, B., 2013. « Early Runic Metrics: A Linguistic Approach ». *Futhark: International Journal of Runic Studies*, 3, p. 111-118.
- Meillet, A., 1917. *Caractères généraux des langues germaniques*. Paris.
- Meritt, H.D., 1938. *The Construction ἀπὸ κοινοῦ in the Germanic Languages*. Stanford.
- Miller, G., 2019. *The Oxford Gothic Grammar*. Oxford.
- Mitchell, B., 1985. *Old English Syntax*. Oxford.
- Mitchell, B. & Robinson, F.C. (éd.), 1998. *Beowulf. An Edition*. Malden.
- Morris, R.L., 1991. « The rise of periphrastic tenses in German: the case against Latin influence ». E.H. Antonsen & H.H. Hock (éd.), *Stæfcræft. Studies in Germanic Linguistics. Select Papers from the First and the Second Symposium on Germanic Linguistics, University of Chicago, 24 April 1985, and University of Illinois at Urbana-Champaign, 3-4 October 1986*. Amsterdam / Philadelphie, p. 161-167.
- Mourek, V.E., 1894. *Zur Syntax des althochdeutschen Tatian*. Prague.
- Mourek, V.E., 1894a. *Weitere Beiträge zur Syntax des althochdeutschen Tatian*. Prague.
- Mourek, V.E., 1903. *Zur Negation im Altgermanischen*. Prague.
- Naumann, H.-P., 2010. « Zum Stabreim in Runeninschriften ». *Jahrbuch für Internationale Germanistik*, 42, p. 143-166 [non uidi].
- Naumann, H.-P. et al., 2018. *Metrische Runeninschriften in Skandinavien: Einführung, Edition und Kommentar*. Tübingen.
- Neckel, G., 1900. *Über die altgermanischen Relativsätze* (Palaestra, 5). Berlin.
- Neckel, G., 1926. « Germanische Syntax ». *Acta Philologica Scandinavica*, 1, p. 1-23.
- Neidorf, L. & Pascual, R., 2019. « Old Norse Influence on the Language of *Beowulf*: A Reassessment ». *Journal of Germanic Linguistics*, 31(3), p. 298-322.
- Nygaard, M., 1865-1867. *Eddasprogets Syntax*. Bergen.
- Nygaard, M., 1896. « Den lærde stil i de norrøne prosa ». *Sproglig-historiske studier tilegnede C. Unger*. Kristiania.
- Nygaard, M., 1905. *Norrøn Syntax*. Kristiania.
- Örnólfur Thorsson (éd.), 2010. *Sturlunga Saga*. Reykjavík, 3 volumes (première édition 1988).
- Paul, H., 1919-1920. *Deutsche Grammatik III-IV. Syntax*. Halle.
- Paul, H. et al., 2007. *Mittelhochdeutsche Grammatik*. Tübingen. Réédition revue et augmentée par T. Klein, H.-J. Solms, K.-P. Wegera, I. Schöbler et H.-P. Prell (première édition 1881).
- Péneau, C., (ce volume). « Les sources médiévales en ancien suédois : état de la recherche ».
- Petit, D., (ce volume). « Le vieux saxon, histoire et position linguistique ».
- Piper, P., 1874. *Über den Gebrauch des Dativs im Ulfila, Heliand und Otfrid*. Altona.
- Pons-Sanz, S., 2013. *The Lexical Effects of Anglo-Scandinavian Linguistic Contact on Old English*. Turnhout [non uidi].

- Prokosch, E., 1906. *Beiträge zur Lehre vom Demonstrativpronomen in den altgermanischen Dialekten*. Halle.
- Prokosch, E., 1939. *A Comparative Germanic Grammar*. Philadelphie.
- Pulsiano, Ph. et al. (éd.), 1993. *Medieval Scandinavia: An Encyclopedia*. New York et Londres.
- Quinn, J. & Lethbridge, E. (éd.), 2010. *Creating the Medieval Saga: Versions, Variability and Editorial Interpretations of Old Norse Saga Literature*. Odense.
- Ramat, P., 1981. *Einführung in das Germanische*. Tübingen.
- Rannow, M., 1888. *Der Satzbau des althochdeutschen Isidor im Verhältniss zur lateinischen Vorlage. Ein Beitrag zur deutschen Syntax*. Berlin.
- Reiffenstein, I., 2003. « Aspekte einer Sprachgeschichte des Bayerisch-Österreichischen bis zum Beginn der frühen Neuzeit ». In Besch, Betten, Reichmann & Sonderegger (1998-2004), vol. III, p. 2889-2942.
- Rindal, M. (éd.), 1981. *Barlaams ok Josaphats saga*. Oslo.
- Ringe, D., 2006. *From Proto-Indo-European to Proto-Germanic*. Oxford.
- Ringe, D. & Taylor, A., 2014. *The Development of Old English*. Oxford.
- Robinson, O., 1992. *Old English and its Closest Relatives: A Survey of the Earliest Germanic Languages*. Stanford.
- Rose, M.L., 1976. *The Syntax of the Reflexive Pronoun in Gothic and Old Norse*. Thèse de doctorat de l'Université de Madison, Wisconsin, Madison.
- Ryder, F., 1949. *Verb-Adverb Compounds in Gothic and Old High German: A Study in Comparative Syntax*. Thèse de doctorat de l'Université du Michigan, Ann Arbor.
- Schmidt, W. et al., ¹²2020. *Geschichte der deutschen Sprache. Ein Lehrbuch für das germanistische Studium*. Stuttgart, 2 volumes.
- Schrodt, R., 2004. *Althochdeutsche Grammatik II. Syntax*. Tübingen.
- Schulte, M., 2006. « Die lateinisch-altrunische Kontakthypothese im Lichte der Sprachhistorischen Evidenz ». *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* (PBB), 127, p. 161-182.
- Schulte, M., 2009. « Early Runic 'metrical' inscriptions – How metrical are they? » T.K. Dewey & Frog (éd.). *Versatility in Versification: Multidisciplinary Approaches to Metrics*. New York, p. 3-22.
- Schulte, M., 2010. « Runes and metrics. On the metricity of the older runic inscriptions ». *Maal og Minne*, 1, p. 45-67.
- von See, K. et al. (éd., comm.), 1997-2019. *Kommentar zu den Liedern der Edda*. Heidelberg, 7 volumes.
- von See, K. & Zernack, J., 2004. *Germanistik und Politik in der Zeit des Nationalsozialismus. Zwei Fallstudien: Hermann Schneider und Gustav Neckel*. Heidelberg.
- Sievers, E. (éd.), ²1892. *Tatian. Lateinisch und altddeutsch mit ausführlichem Glossar*. Paderborn (première édition 1872).
- Sonderegger, S., 2000. « Sprachgeschichtliche Aspekte der europäischen Christianisierung ». In Besch, Betten, Reichmann & Sonderegger (1998-2004), vol. II, p. 1030-1061.
- Speyer, A., 2007. *Germanische Sprachen. Ein historischer Vergleich*. Göttingen.
- Spurkland, T., 2005. *Norwegian Runes and Runic Inscriptions*. Woodbrige (traduction de *I begynnelsen var fuþark*, Oslo, 2001, par B. van der Hoek).
- Streitberg, W., 1896. *Urgermanische Grammatik. Einführung in das vergleichende Studium der altgermanischen Sprachen*. Heidelberg.

- Streitberg, W., ⁵⁻⁶1920. *Gotisches Elementarbuch*. Heidelberg (première édition 1897).
- Svanhildur Óskarsdóttir & E. Lethbridge, 2018. « Whose *Njála*? *Njáls saga* Editions and Textual Variance in the Oldest Manuscripts ». E. Lethbridge & Svanhildur Óskarsdóttir (éd.). *New Studies in the Manuscript Tradition of Njáls saga. The historia mutila of Njála*. Kalamazoo, p. 1-28.
- Þórhallur Eyþórsson, 1995. *Verbal Syntax in the Early Germanic Languages*. Thèse de doctorat de l'Université de Cornwell.
- Þórhallur Eyþórsson, 2012. « Variation in the Syntax of the Older Runic Inscriptions ». *Futhark: International Journal of Runic Studies*, 2, p. 27-49.
- Þórhallur Eyþórsson & Ingunn Hreinberg Indriðadóttir, 2018. « The prepositional absolute construction in Icelandic ». *Scandinavian Philology*, 16(1), p. 3-18.
- Thorvaldsen, B.Ø., 2016. « The dating of eddic poetry ». In Larrington, Quinn & Schorn (2016), p. 72-91.
- Timofeeva, O., 2012. « Latin Absolute Constructions and their Old English Equivalents ». A. Meurman-Solin, M. J. Lopez-Couso & B. Los (éd.). *Information Structure and Syntactic Change in the History of English*. New York / Oxford, p. 228-242.
- Townend, M., 2002. *Language and History in Viking Age England: Linguistic relations between speakers of Old Norse and Old English*. Turnhout.
- Turville-Petre, G., 1953. *Origins of Icelandic Literature*. Oxford.
- Unger, C.R. (éd.), 1871. *Mariu saga. Legender om Jomfru Maria og hendes Jertegn*. Christiania.
- Visser, F.T., 1966-1973. *An Historical Syntax of the English Language*. Leyde, 3 volumes.
- Voyles, J.B., 1992. *Early Germanic grammar. Pre-, Proto-, and Post-Germanic languages*. San Diego, CA.
- Wadstein, E., 1899. *Kleinere altsächsische Sprachdenkmäler mit Anmerkungen und Glossar*. Norden / Leipzig.
- Wagener, T., 2017. *The History of Nordic Relative Clauses*. Berlin.
- Wagner, R., 1910. *Die Syntax des Superlativs im Gotischen, Altniederdeutschen, Althochdeutschen, Frühmittelhochdeutschen, im Beowulf und in den älteren Edda*. Berlin.
- Wagner, E.-M., Outhwaite, B. & Beinhoff, B. (éd.), 2013. *Scribes as Agents of Language Change*. Boston / Berlin.
- Wagner, E.-M., Outhwaite, B. & Beinhoff, B., 2013a. « Scribes and Language Change ». In Wagner, Outhwaite & Beinhoff (2013), p. 3-18.
- Walkden, G., 2014. *Syntactic Reconstruction and Proto-Germanic*. Oxford.
- Wellendorf, J., 2017. « Ecclesiastical Literature and Hagiography ». Ármann Jakobsson & Sverrir Jakobsson (éd.). *The Routledge Research Companion to the Medieval Icelandic sagas*. Londres / New York, p. 48-58.
- Wellendorf, J., 2020. « Gelehrte Literatur ». In Haugen (2020), p. 217-278.
- Wessén, E., 1970. *Schwedische Sprachgeschichte. III. Grundriß einer historischen Syntax*. Berlin (traduction de *Svensk språkhistoria, 3 : Grundlinjer till en historisk syntax*, Stockholm, 1956, par S. Öhman-Sundén).
- Zych, D.A., 1981. *The Semantic Systems of the Prepositions of Separation in Gothic, Old High German and Old Saxon*. Thèse de l'Université d'Illinois, Urbana.